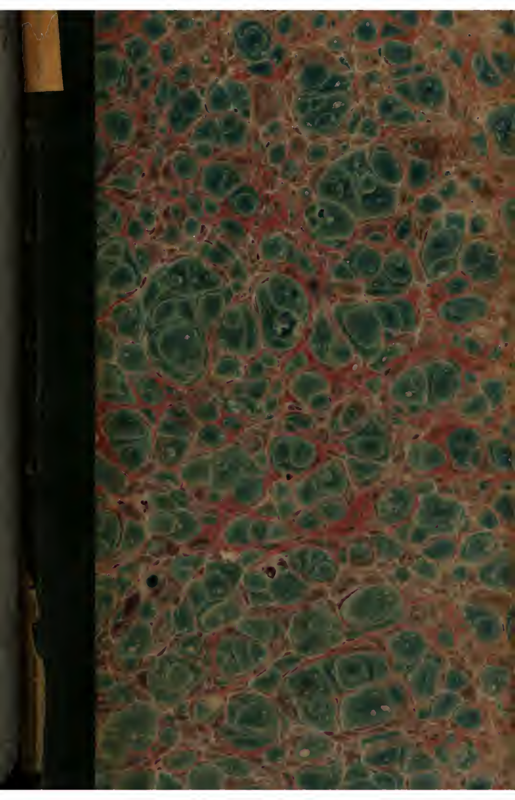
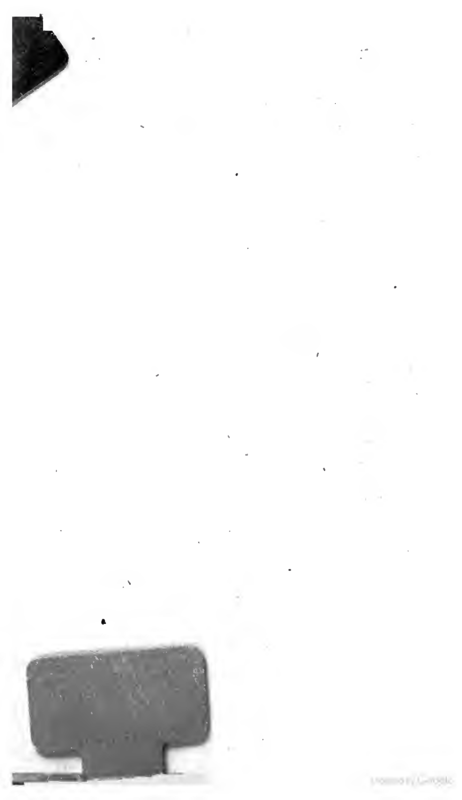




RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 63.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS,

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME XII.





PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
rue de Seine, n.° 12.

M DCCC XVIII.



LE

CONSENTEMENT FORCÉ,

COMÉDIE,

PAR GUYOT DE MERVILLE,

Représentée, pour la première fois, le 13 août 1738.

NOTICE

SUR GUYOT DE MERVILLE.

MICHEL GUYOT DE MERVILLE, fils d'un président au grenier à sel de Versailles, y naquit le 1er février 1696. A peine son éducation fut-elle achevée, qu'il parcourut, pour sa propre satisfaction, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande. Il s'arrêta à la Haye, où il se fit libraire, et publia un journal.

De retour à Paris, il commença, en 1736, à travailler pour le théâtre. Ses premières productions furent trois tragédies; ACHILLE A TROIE, MANLIUS TORQUATUS et SALLUSTE. Aucune de ces pièces n'ayant été reçue par les comédiens, elles n'ont point été imprimées; les titres seuls nous en sont parvenus. Ces essais malheureux dégoûtèrent de Merville de travailler pour le théâtre François. Il composa dès lors pour le théâtre Italien plusieurs pièces dont il n'entre point dans notre plan de parler ici.

Le 10 octobre 1737, il fit représenter au théâtre François Achille a Scyros, comédie héroïque en trois actes, en vers, qui eut beaucoup de succès. L'auteur la refit ensuite en cinq actes, en y introduisant de nouveaux personnages; mais elle n'a plus été représentée.

Le 13 août 1738, parut, pour la première fois, le Consentement forcé, comédie en un acte, en prose, regardée généralement comme une de nos meilleures petites pièces.

Les Époux réunis, comédie en cinq actes, en vers, représentée, pour la première fois, le 31 octobre 1738, ne fut donnée que neuf fois.

Le Médecin de l'esprit, comédie en un acte, en prose, donnée le 14 octobre 1739, fut retirée le lendemain par l'auteur, qui ne l'a point fait imprimer.

Indépendamment de neuf pièces que Guyot de Merville a fait jouer au théâtre Italien, il en a composé plusieurs qui n'ont point été repré-

sentées, et qu'on n'a imprimées qu'après sa mort, arrivée en 1755. On suppose qu'il s'est noyé par désespoir dans le lac de Genève, près de la ville d'Évian.

PERSONNAGES.

ORGON.
CLÉANTE, fils d'Orgon.
CLARICE, femme de Cléante.
LISIMON, ami d'Orgon et de Cléante.
TOINETTE, suivante de Clarice.

La scène est à Auteuil.

LE

CONSENTEMENT FORCÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISIMON, CLÉANTE.

LISIMON.

La joie que j'ai de vous voir, Cléante, m'est d'autant plus sensible que je ne m'y attendois pas. Quoi! Vous quittez Paris dans le temps que les plaisirs y règnent?

CLÉANTE.

On n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, mon cher Lisimon. On change à tout âge; et ces plaisirs, autrefois si flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites là est-il bien sincère?

CLÉANTE.

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

LISIMON.

J'applaudis de bon cœur à de si beaux sentiments, et je m'en réjouis pour l'amour de vous. La seule chose qui me fâche, c'est que vous ayez choisi une saison si peu favorable pour les amuse-

ments de la campagne. Auteuil est fort joli en été; mais il ne peut être agréable en hiver qu'à une espèce de misanthrope comme moi.

CLÉANTE.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux prendre mon temps; car (et c'est ce qui me fait de la peine) ma visite est intéressée.

LISIMON.

Je puis vous rendre quelque service, mon cher Cléante?

CLÉANTE.

Un service de la dernière importance.

LISIMON.

Voilà pour moi un surcroît de plaisir.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais j'ai amené une personne avec moi.

LISIMON.

Votre excuse m'offense. Quel que soit celui pour qui vous vous intéressez, il est digne de mon estime, dès qu'il mérite la vôtre. Mais où est donc cet ami? Pourquoi n'entre-t-il pas?

CLÉANTE.

Un moment, je vous prie. Vous allez être étonné. C'est une dame que je vous amène.

LISIMON.

Une dame?

CLÉANTE.

Vous ne serez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé?

CLÉANTE.

C'est la plus grande preuve que j'en puisse donner.

LISIMON.

Effectivement, c'en est une fort belle qu'une nouvelle amourette.

CLÉANTE.

Le terme est trop foible. C'est un véritable amour, un amour pur et solide, puisqu'il est fondé sur l'estime et sur la raison.

LISIMON.

Style ordinaire des amants.

CLÉANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'est pas la première fois que vous tenez ce langage.

CLÉANTE.

Si vous connoissiez Clarice, si vous saviez combien elle a de mérite....

LISIMON, *l'interrompant.*

Bon! ne sais-je pas de quel œil un amant voit sa maîtresse? Je vais vous faire son portrait, si vous voulez.

CLÉANTE.

Elle n'est pas ma maîtresse.

LISIMON.

Comment?

CLÉANTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Vous êtes marié ?

CLÉANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi ! vous vous mariez sans que j'en sois informé, moi qui ai toujours été si fort attaché à votre famille ; moi, l'ami intime de votre père, et encore plus le vôtre ?

CLÉANTE.

C'est cette raison même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y seriez sans doute opposé, et j'ai craint l'effet que pouvoit faire sur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois : vous avez formé cette union sans le consentement de votre père ?

CLÉANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir ; mais mon père a été inexorable, et je tremble de me voir pour jamais l'objet de son indignation, si vous me refusez le secours que j'attends de votre bonté.

LISIMON.

Oh ! je ne doute plus de la violence de votre amour ; et il faut, en effet, que votre épouse ait bien du mérite, pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLÉANTE.

Ah! que ne pouvez-vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne! car je sens bien que, dans l'état où je me trouve, mon témoignage doit vous être suspect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aie été séduit par des charmes, qui ne frappent que les yeux. Sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusements du sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur, enfin la solidité et la délicatesse de son esprit surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis, et cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre père?

CLÉANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance; mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaisante raison! Si votre père pensoit comme moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, supposé que votre épouse fût aussi parfaite que vous le dites.

CLÉANTE.

Elle l'est en effet, mais mon père s'imagine que je lui en impose; et il se persuade que tous les

éclaircissements où il pourroit entrer là-dessus, bien loin de détruire cette idée, ne serviroient qu'à la confirmer,

LISIMON.

Votre situation me touche. Que puis-je faire pour votre service?

CLÉANTE.

Mon père, que les affaires de son commerce ont retenu quelques mois en province, est enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il est revenu? J'en suis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler?

CLÉANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je sais, de bonne part, qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'appréhendois même qu'il ne m'eût devancé.

LISIMON.

Le bon homme cherche à évaporer sa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui : mais je ne vous réponds pas du succès de mes soins; car il est terriblement entêté.

CLÉANTE.

Il m'est venu une idée, dont je crois la réussite infaillible, dès que vous voudrez bien nous seconder, comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expressément, ma vue ne feroit qu'aug-

menter sa colère. Il s'agit de me justifier, et il n'y a que le mérite de Clarice qui puisse produire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît, mais sans savoir qu'elle est ma femme, afin qu'il l'examinât sans prévention. Encore une fois, j'ose m'assurer que, s'il la connoissoit, il approuveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien. Je lui dirai que c'est une de mes parentes.

CLÉANTE.

Votre nièce, par exemple.

LISIMON.

Encore mieux. Votre père sait que j'en ai une en province; mais il ne l'a jamais vue.

CLÉANTE.

Que je vous ai d'obligation! Je ne puis vivre heureux sans la possession de Clarice; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon père.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laisser seule si long-temps.

CLÉANTE.

Elle est dans la chambre voisine, et je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir.

(Ils vont ensemble au fond du théâtre, et reparoissent aussitôt avec Clarice.)

SCÈNE II.

CLARICE, LISIMON, CLÉANTE.

CLÉANTE, *à Clarice.*

VENEZ, madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ce n'est pas sans scrupule, monsieur, que je me présente devant vous; mais je n'ai pu refuser, aux instances de Cléante, une démarche dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne saurois, madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu; mais je vous supplie d'être persuadée que, si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurai jamais eu plus de plaisir.

CLÉANTE, *à Clarice.*

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts et de se prêter à notre entreprise. Il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa nièce, et je ne doute pas que ce titre ne prévienne mon père en votre faveur.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ah! monsieur, quelles grâces n'ai-je pas à vous rendre!

LISIMON.

Point de remercîments, madame, je vous prie; je ne les ai point encore mérités. Regardez-moi donc comme votre oncle, et commandez dans ma maison comme ma nièce. Permettez que je vous quitte un instant. Je vais tout disposer pour la réception de M. Orgon.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

CLÉANTE, CLARICE.

CLARICE.

Ah! Cléante, ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal approche.

CLÉANTE.

Ne vous alarmez point, ma chère Clarice.

CLARICE.

Hélas! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins et de la perte de son fils; quand je me le représente dans la colère violente où il est contre vous et contre moi, je frémis du danger où je m'expose.

CLÉANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à essuyer; mais il ne vous connoît point, et vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le péril que vous

courez n'est rien; mais fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace? Ah! si mon père alloit nous séparer pour jamais!... Je vois déjà que cette triste idée, toute éloignée qu'elle est, vous pénètre le cœur. Vous pleurez, Clarice, vous pleurez! Ne me dérobez point vos larmes. Elles sont des marques de votre tendresse et de votre vertu; elles naissent de l'une et de l'autre : vous sentez qu'en me perdant, vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante; mon courage revient, et il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur, si je puis réussir! Si je ne réussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison et la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCÈNE IV.

TOINETTE, CLÉANTE, CLARICE.

TOINETTE, *à Cléante.*

MONSIEUR, je vous annonce que monsieur votre père vient d'arriver.

CLÉANTE.

Cela suffit.

CLARICE.

Ah! ciel!

TOINETTE.

Quoi! madame, vous tremblez encore?

CLÉANTE, *à Clarice.*

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout à l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement; il n'aura pas de suite, je l'espère. Mais retirez-vous, et ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLÉANTE.

Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Je me flatte, madame, que tout ira bien, et la qualité de nièce que M. Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée, lève toutes les difficultés qui pouvoient vous effrayer. Mais je vois entrer monsieur Orgon.

SCÈNE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à Lisimon.*

Je serai charmé de la voir.

CLARICE, *bas, à Toinette.*

Toinette, ne m'abandonne pas.

TOINETTE, *bas.*

Oh! je n'ai garde.

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce, voici M. Orgon, dont vous aurez sans doute entendu parler à mon frère?

ORGON, *à Clarice.*

J'ai l'avantage, mademoiselle, d'être de ses intimes amis.

LISIMON, *bas.*

Excusez sa timidité.

ORGON.

Mon ami, vous voulez bien souffrir que je l'embrasse.

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON, *s'avançant vers Clarice pour l'embrasser.*

Permettez, mademoiselle, que j'aie le plaisir... (*Il l'embrasse, et elle s'évanouit.*) Comment donc! qu'avez-vous?

CLARICE, *à Toinette.*

Toinette, soutiens-moi.

TOINETTE.

Ah! ma chère maîtresse!

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce!... (*A part.*) Elle se trouve mal. (*A Toinette.*) Allez vite, Toinette, lui faire prendre l'air, et qu'on lui donne tous les secours dont elle aura besoin.

(*Clarice et Toinette sortent.*)

SCÈNE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

Cet accident-là lui est survenu bien mal à propos.

LISIMON.

Ce ne sera rien. Elle est encore un peu fatiguée du voyage.

ORGON.

C'est une personne très-aimable, et une fille de votre frère auroit bien convenu à Cléante. Mais, le fripon!... Vous savez apparemment la belle action qu'il a faite?

LISIMON.

Vous voulez parler de son mariage?

ORGON.

Que vous en semble, Lisimon? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui?

LISIMON.

Je vous plains. Vous êtes vous bien porté dans votre voyage?

ORGON.

Assez bien. Quand on souhaite des enfants, on ne sait guères ce que l'on souhaite.

LISIMON.

Vous avez raison. Depuis quand êtes-vous de retour?

ORGON.

Depuis avant-hier. On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, et en voilà la récompense! Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante! et vous voyez comme il en profite! L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement?

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien!

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par amourette!

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse?

ORGON.

Sans doute, j'ai aimé, j'ai aimé; je ne le nie point; mais l'amour ne m'a jamais fait faire de folies.

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire?

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon pour lui bouleverser la cervelle... Et se marier encore malgré moi!

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement?

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un père. C'est un mariage nul, de toute nullité.

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment! il faudra voir? Oh! cela est tout vu.

LISIMON.

Ce mariage....

ORGON, *l'interrompant.*

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient...

ORGON, *l'interrompant.*

L'expédient, c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour...

ORGON, *l'interrompant.*

Je prétends qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous. Je vois ma nièce qui revient.

SCÈNE VIII.

CLARICE, TOINETTE, ORGON, LISIMON.

LISIMON, *à Clarice.*

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

CLARICE.

Fort bien, mon oncle, et ma foiblesse est entièrement dissipée.

ORGON.

J'en suis, en vérité, ravi! (*A Lisimon.*) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion?

ORGON, *à Clarice.*

Qu'en dois-je croire, mademoiselle? C'est à vous à expliquer ce mystère.

CLARICE.

Je suis trop sincère pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE, *à Orgon.*

Que vous ai-je dit?

LISIMON, *à Clarice.*

Comment, ma nièce! qu'est-ce que cela signifie?

CLARICE.

En voyant monsieur, j'ai cru voir un père que je chéris infiniment.

ORGON, *à Lisimon.*

Est-ce que je ressemble à votre frère?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde; mais elle m'en fait apercevoir.

ORGON.

Sérieusement?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux... une bouche... Je ne puis pas bien dire ce que c'est; mais il y a mille gens qui se ressemblent moins.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle l'a remarqué d'abord. Cela est tout-à-fait singulier.

CLARICE.

Les traits d'un père digne de la plus parfaite vénération, font toujours une impression profonde sur l'esprit d'une fille qui sait son devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous assure que vous seriez encore plus content de ses sentiments, si vous la connoissiez.

CLARICE.

Il ne me conviendroit pas de les développer ici : je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation et d'orgueil.

ORGON, *à Lisimon.*

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre nièce; mais, en vérité, ce que j'en vois par moi même, passe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'espère que vous n'en rabattrez point, quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE, *à Orgon.*

L'estime d'une personne comme vous, monsieur, est pour moi d'un prix infini.

ORGON.

Ah! que votre père est heureux d'avoir une fille si raisonnable! Pourquoi mon coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractère?

CLARICE.

Votre fils, monsieur! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui?

ORGON.

Que trop, vraiment!.... Mais laissons-le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous appartienne pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui?

ORGON.

Une extravagance impardonnable. Il s'est, pendant mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, et l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE.

Le cas est grave.... Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense?

LISIMON, *à Clarice.*

Ma nièce, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON.

Elle a bien de l'esprit; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentiments.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle.... Je parle par conjectures.... Supposons que l'attachement de monsieur votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru apercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air.

CLARICE.

Je l'avoue; mais, si je disois vrai par hasard, ne conviendriez-vous pas que monsieur votre fils seroit alors plus excusable que s'il avoit été em-

porté par une passion, que je condamne comme vous, lorsque l'estime ne l'a pas fait naître?

TOINETTE, *à Orgon.*

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne saurois vous dire si Clarice a quelque mérite. Je le suppose... Mais, quant à monsieur votre fils, vous ne pouvez disconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

ORGON, *à Lisimon.*

Qu'en sait-elle?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sauriez nier.

ORGON, *d'un air fâché.*

Il est vrai que le fripon n'en manque pas.

CLARICE.

Eh bien! monsieur, si une fille n'a pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatoit la rendroit parfaitement heureuse; enfin, si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irrégulière, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendresse, et ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle?

ORGON.

Oh! je vous prie, mademoiselle, finissons..... *(A Lisimon.)* Comme elle assaisonne tout ce qu'elle dit! Quand ce seroit sa propre cause, elle ne la défendroit pas mieux.

LISIMON.

Vous sentez donc la force de ses raisonnements?

ORGON.

Je sens.... oui..... que tout cela est une belle imagination.

CLARICE.

Si vous avez là-dessus des lumières que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne sais point le fond de toute cette intrigue; mais je gagerois bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentez. Après tout, quand cela seroit, il me reste toujours une raison très-forte, qui m'empêchera d'approuver le mariage en question.

CLARICE.

M'est-il permis, monsieur, de vous demander quelle est cette raison?

ORGON.

C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Eh! monsieur, si elle n'a pas apporté des richesses à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense, et d'autant plus reconnoissante qu'il aura été plus

généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avois un époux à qui je dusse tout, je mettrois mon honneur et mon devoir à faire sa félicité. Je n'aurois d'autre loi que ses désirs, d'autre satisfaction que la sienne, et je tâcherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par des vertus qui sont infiniment plus estimables.

ORGON.

Il suffit; je ne veux plus vous écouter.

CLARICE, *faisant la révérence et voulant se retirer.*

Je serois au désespoir de vous déplaire, et je vais....

ORGON, *l'arrêtant.*

Vous ne m'entendez pas. Non, votre conversation m'enchante.... Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE, *à part.*

M. Orgon craint de n'avoir pas raison.

CLARICE, *à Orgon.*

Je n'ai que trop abusé de votre bonté, et je me retire.

ORGON.

Eh! non, mademoiselle.... Attendez donc.

LISIMON.

Laissez-la aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas si tôt, et vous aurez tout le temps de l'entretenir.

(Clarice sort.)

SCÈNE IX.

ORGON, LISIMON; TOINETTE, *dans le fond du théâtre, et qui écoute.*

ORGON.

PAR ma foi! Lisimon, vous avez là une nièce d'un mérite incomparable.

LISIMON.

Il ne me siéroit pas de faire son éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a l'esprit bien fait et le cœur bien placé.

ORGON.

Ils sont au-dessus de tout, et se soutiennent mutuellement. Que l'un est venu à propos au secours de l'autre, et avec quelle adresse elle alloit à son but par un détour!.. A présent que j'y réfléchis, il me vient certains soupçons.

LISIMON.

Vous avez des soupçons?

ORGON.

Très bien fondés, et qui autorisent un projet....

LISIMON, *l'interrompant.*

Qu'est-ce que c'est?

ORGON.

Avant que de vous en faire part, je veux être sûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre nièce que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi! vous ne voulez pas m'apprendre...

ORGON, *l'interrompant.*

Patience, mon cher ami, patience; vous le saurez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer.... (*A part*) Quelle idée lui passe par la tête?.. (*A Toinette, qu'il aperçoit.*) Ah! ah! que faisiez-vous là, Toinette?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, messieurs, j'écoutois.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle est sincère.

LISIMON, *vivement, à Toinette.*

Comment donc!...

ORGON, *l'interrompant.*

Ne la grondez pas. Elle a fort bien fait, et je suis ravi qu'elle nous ait entendus.... (*A Toinette.*) Approchez, Toinette, approchez.... (*A Lisimon.*) Et vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

Il va me questionner; tenons ferme.

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, et je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, monsieur. La sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous savoir?

ORGON.

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter?

TOINETTE.

L'intérêt que ma maîtresse et moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vue a fait quelque impression sur elle?

TOINETTE.

Certainement, et cette impression a même été très forte.

ORGON.

Cet évanouissement, si singulier, n'étoit-il pas une suite de cette impression?

TOINETTE.

Une suite fort naturelle; et vous devez vous souvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occasion?

ORGON.

Sur quoi? sur ma prétendue ressemblance avec son père?... Ah! la rusée!... Oui, oui, de la ressemblance.... Hein? qu'est-ce que cela veut dire?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire?

ORGON.

Oui.... Allons, Toinette, ne vous démentez point. Voilà une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite.

TOINETTE.

Allons donc, monsieur! Ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux. Une personne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut.

ORGON.

Non, j'agis de bonne foi.

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise! Oh! cela n'est pas bien. Qui le croiroit à votre physionomie?

ORGON.

Mais vous en avez déja trop dit vous-même pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, monsieur?

ORGON.

Ce mot d'émotion, qui vous est échappé, par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis?

TOINETTE.

Ah! je m'aperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration?

TOINETTE.

Au contraire, monsieur; je vois que vous en avez infiniment.

ORGON, *à part.*

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE, *à part.*

O le malicieux vieillard!

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même... Passons. Votre maîtresse a des manières qui plaisent; mais quel est le fond de son caractère?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune? Oh! monsieur, vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Est-elle complaisante, docile, prévenante?

TOINETTE.

Oui, monsieur; et, de plus, très économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux?

TOINETTE.

Elle est toute formée pour cela.

ORGON.

A-t-elle le cœur un peu tendre?

TOINETTE.

Comment?

ORGON.

Et tout neuf?

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par-là?

ORGON.

Quelqu'un n'est-il pas parvenu à la rendre sensible?

TOINETTE.

Bon! à quoi allez-vous penser?

ORGON.

Elle ne vous a pas mise dans sa confidence?

TOINETTE.

Quelle idée! Ne connoissez-vous pas là-dessus la discrétion des filles?

ORGON.

Oh! elle sera bien dissimulée, si je ne lui arrache pas son secret!

TOINETTE.

Son secret, dites-vous?

ORGON.

Elle vient. Laissez-moi seul avec elle.

TOINETTE, *à part.*

O ciel! nous sommes découverts.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

CLARICE, ORGON.

ORGON.

Je vous attendois, mademoiselle, et je brûle de vous entretenir.

CLARICE.

Ce que mon oncle m'a dit, sans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'est en dire trop; et je pourrois, à ce sujet, me former des idées qui seroient fort au-dessus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoissiez, vous verriez qu'elles seroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me ravissez!.... Il est donc vrai que je ne me suis point abusé.... Ne doutez plus que je ne vous connoisse. Oui, oui, je vous connois.

CLARICE, *avec effroi.*

Vous me connoissez?

ORGON.

J'ai pénétré vos dispositions.... Vous ne me haïssez pas?

CLARICE.

Ah! monsieur, que mes sentiments à votre égard sont différents de la haine!

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous en diffèrent bien davantage.

CLARICE.

Mon bonheur seroit parfait, s'ils étoient tels que je le souhaite.

ORGON.

Ne seriez-vous pas bien aise de passer votre vie avec moi?

CLARICE.

Une grâce si singulière feroit toute ma félicité.

ORGON.

J'aurois pour vous une complaisance extrême.

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hasard que celui qui m'a offert à vos yeux!

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plus tôt!

ORGON.

A quoi dois-je des sentiments si favorables?

CLARICE.

Un mouvement secret me les inspire.

ORGON.

Je ne vous suis donc pas indifférent?

CLARICE.

Non; vous ne me l'êtes point, et je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

ORGON.

Oui, l'estime.... Ah! que ce mot est joli! Il est inutile de l'expliquer. C'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE, *doucement.*

De l'amour?

ORGON.

Ne vous en défendez point. A mon âge on voit clair. Avouez franchement que vous m'aimez.

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, monsieur. Je vous aime, et je ne rougis point de le dire.... Mais....

ORGON, *l'interrompant.*

Point de mais, je vous prie. Le mot est lâché, mignonne! Il n'est plus temps de chercher des détours. Je suis enchanté de cet aveu. Vous serez satisfaite. Je vais parler à votre oncle. Souffrez que je vous quitte.

CLARICE, *à part.*

Quel est donc son dessein?

ORGON, *apercevant Lisimon qui s'approche.*

Mais, le voici lui-même.

CLARICE, *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

ORGON.

Vous sortez?

CLARICE.

Ma présence, je crois, n'est pas nécessaire.

ORGON.

J'entends. Il faut laisser agir votre modestie.

(*Clarice sort.*)

SCÈNE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Je viens trop tôt, sans doute; et j'ai interrompu votre entretien?

ORGON, *d'un air gai.*

Point du tout. Vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux?

ORGON.

Plus je vois votre nièce, plus je la trouve charmante.

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en suis sûr, que la femme de Cléante lui ressemblât?

ORGON.

A propos de lui, j'avois résolu de faire casser son mariage; mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une résolution très louable.

ORGON.

Je saurai le punir d'une autre manière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes toujours aigri contre lui?

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier?

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfants, qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, et cela le mortifiera.

LISIMON.

L'idée est singulière.

ORGON.

Et très sensée.

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vue?

ORGON.

Certainement.

LISIMON.

Puis-je savoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, et qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre nièce.

LISIMON.

Vous vous moquez.

ORGON.

Je ne me moque point.

LISIMON.

Vous n'y pensez pas.

ORGON.

J'y pense très fort.

LISIMON.

Elle vous plait donc?

ORGON.

Infiniment.

LISIMON.

Vous voilà amoureux?

ORGON.

Amoureux ou non, je suis déterminé à l'épouser.

LISIMON.

Tout de bon?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverser cette affaire.

ORGON.

Quelle est-elle?

LISIMON.

Nous ne sommes point d'humeur, son père ni moi, de forcer son inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elle ne nous a jamais donné aucun sujet de mécontentement, et par les qualités qu'elle possède, elle mérite, de notre part, toutes sortes de considérations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainsi il faut voir si son penchant est conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obstacle à m'opposer, ce n'est rien.

LISIMON.

Plaît-il?

ORGON.

Ce n'est rien, vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous.

ORGON.

Apprenez, mon cher ami, que votre nièce m'aime.

LISIMON.

Ma nièce ?

ORGON.

Et qu'en m'approchant, elle s'est évanouie par un effet de sympathie pour moi.

LISIMON, *à part.*

Quelle extravagance!

ORGON.

Que dites-vous ?

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'apparence.

ORGON.

Elle m'aime, encore une fois. C'est un fait incontestable.

LISIMON.

Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi aussi.

ORGON.

Je ne me sens pas de joie !

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertissement, pour la préparer au bonheur que je lui destine.

LISIMON.

Cela est fort bien pensé.

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons, des chanteurs, des danseurs ?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un de mes voisins qui a chez lui un opéra tout entier.

ORGON.

A merveille. Voulez-vous prendre sur vous le soin de cette fête?

LISIMON.

Volontiers; et je vais tout préparer pour cet effet. (*A part.*) Il donne de lui-même dans le piége, et je crois que nous le tenons.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

ORGON, *seul.*

Voilà une aventure qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, et qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cause. S'il s'est marié à sa fantaisie, je me marierai à la mienne, et ni lui, ni personne n'aura lieu de s'en formaliser. Quelle différence de lui à moi! C'est à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour sentir un amour raisonnable, il faut être en état de juger du mérite d'une belle, et un jeune éventé en est-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connoissions. Aussi n'y a-t-il que nous qui sachions aimer et qui puissions aimer légitimement.

SCÈNE XIV.

TOINETTE, ORGON.

ORGON.

Ah ! vous voilà, Toinette ?

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, monsieur? Je viens de voir M. Lisimon sortir du logis avec empressement.

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commission qui va répandre dans toute la maison le plaisir que je sens.

TOINETTE.

Effectivement vous avez l'air bien satisfait.

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le suis.

TOINETTE.

Apprenez-moi, de grâce, le sujet de votre joie, afin que je me réjouisse aussi.

ORGON.

Cela ne se peut pas. La bienséance veut que j'en instruise votre maîtresse avant vous, et c'est ce que je vais faire. Adieu. Vous allez être toutes deux bien étonnées.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

TOINETTE, *seule.*

Ouais! quelle nouvelle folie achève de lui démonter la cervelle? Il me prend tout à coup un accès de curiosité et d'inquiétude. Je ne vois pas trop quelle sera la fin de cette intrigue. Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver? Monsieur Orgon se met dans la tête que ma maîtresse l'aime. Ce n'est pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle. Mais il est amoureux, et ceci est une affaire sérieuse. Pourquoi? C'est sa faute. Ma maîtresse ne prétendoit lui inspirer que de l'estime, et il a pris de l'amour. Oh! tant pis pour lui. Oui, oui, M. Orgon, tant pis pour vous.

SCÈNE XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

Eh bien! Toinette, que t'a dit M. Orgon?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré? Il vient de sortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vu. Sais-tu quelle résolution il a prise?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, et il m'a déclaré positivement que c'étoit à vous, madame, qu'il réservoit le secret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui!

TOINETTE.

Que vous importe? Un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE.

Eh! puis-je le désabuser sans me perdre? Car tu le vois, Toinette, ce qu'il sent pour moi est aussi de l'amour.

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, et vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire, lorsqu'il connoîtra son erreur. Quelle femme s'est jamais vue dans l'embarras où je me trouve?

TOINETTE.

Je le vois qui entre. Songez à vous. Je sors. Surtout prenez courage.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Vous me voyez transporté de joie, mademoiselle, et il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE.

De quelle manière, monsieur, puis-je vous prouver le zèle ardent que j'ai pour vous ?

ORGON.

Le zèle ardent? Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour, qui seul peut me satisfaire? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez ?

CLARICE.

Je vous l'ai dit, sans doute, et je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, monsieur, comme le meilleur ami de ma famille, et de ce que j'ai de plus cher au monde; comme un second père, et même comme un protecteur, dont l'appui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, et vous ne répondez pas à mes sentiments. Car enfin je vous adore, et je viens de vous demander en mariage à votre oncle.

CLARICE.

Moi, monsieur?

ORGON.

Vous même.

CLARICE, *à part.*

O ciel! quelle nouvelle!

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme. Mais...

ORGON.

Achevez.

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser? Ah! monsieur, renoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte et ne vous révère plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils, et je reconnois en vous tant de bonté, de douceur et de complaisance que, sans un obstacle invincible, je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle?

CLARICE.

Je ne saurois vous le cacher, et mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein. Vous le dirai-je?... Vous allez me haïr... Ce cœur...

ORGON.

Eh bien, mademoiselle?

CLARICE.

J'en ai disposé, et il n'est plus à moi.

ORGON.

Un autre le possède?

CLARICE.

Et le possédera toujours.

ORGON.

Sentiment romanesque. Quand la jeunesse aime une fois, elle croit être capable d'aimer éternellement. C'est un feu follet qui se dissipera.

CLARICE.

Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'estime et la raison l'ont fait naître, la reconnoissance l'exige, et le devoir le justifie.

ORGON.

Le devoir?

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un à l'autre.

ORGON.

Une promesse de mariage, peut-être?

CLARICE.

Ce n'est pas là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donc! seriez-vous mariée?

CLARICE.

Modérez votre colère. J'avoue que je la mérite; mais je mérite encore plus votre compassion. Si je vous avois connu avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois renoncé, ou vous

les auriez approuvés. Considérez ma triste situation. Les sentiments que j'ai pour vous me forcent de condamner une alliance si chère, et je crains que ceux que vous avez pour moi ne détruisent un bonheur dont ils auroient été la source.

ORGON.

Je ne puis le nier, la nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me surprend; et j'ai lieu de me plaindre du mystère que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon oncle n'a pu vous en parler. Nous nous sommes unis, mon mari et moi, sans l'aveu de nos parents.

ORGON.

En voilà bien d'une autre!

CLARICE.

Et vous ne devez ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayez défendu mon fils avec tant de chaleur.

CLARICE.

Nos causes sont pareilles, et j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir, par ceux qui m'ont entraînée. Puissiez-vous trouver dans son épouse autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux! Car ne pensez pas que son mérite extérieur et les vaines richesses qu'il possède aient été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares et plus précieux, des dons qui doivent me justifier aux

yeux de tout le monde, et qui seuls me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout sacrifier au bonheur d'être à lui. Jugez, par le prix qu'il me coûte, combien il doit m'être cher. Ah! je ne survivrois pas au coup qui nous désuniroit. Cependant ce malheur est tout près de m'accabler, si vous n'avez pitié de moi, et si l'estime dont vous voulez bien m'honorer n'est pas un acheminement à la grâce que j'attends de votre générosité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes. J'entends à présent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'est en vous seul que j'espère.

ORGON.

Vous souhaitez que j'embrasse vos intérêts auprès de votre oncle?

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je serai le vôtre. La tendresse que j'ai pour vous ne vous sera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre oncle, et l'engager à l'approuver, pour travailler ensuite de concert à le faire goûter à votre père.

CLARICE.

Que je suis charmée des dispositions où je vous vois!

ORGON, *apercevant Lisimon qui s'approche.*

Le voici justement.

CLARICE.

Je vous laisse.... Songez, monsieur, que c'est de vous seul que dépend ma félicité.

(Elle sort.)

SCÈNE XVIII.

LISIMON, ORGON.

LISIMON.

VOTRE commission est faite, M. Orgon. Les musiciens vont venir... Mais que vois-je? Qu'aves vous? Vous me paroissez inquiet.

ORGON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher ami. Votre nièce ne veut absolument point m'épouser.

LISIMON.

Cela est extraordinaire.

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'est bien davantage.

LISIMON.

Qu'est-il donc arrivé?

ORGON.

La nouvelle est un peu chagrinante.

LISIMON.

Pour vous?

ORGON.

Non, pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera sur celle que je sens; car, je suis à peu près dans le même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entends point.

ORGON.

Et je prends autant de part à votre situation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON.

N'avez-vous point quelques soupçons sur votre nièce?

LISIMON.

A quelle occasion?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de se marier?

LISIMON.

Vous me demandez cela? Ce n'est pas à un oncle que les filles confient de pareils secrets.

ORGON.

Aussi a-t-elle craint de vous en parler, et c'est moi qu'elle a chargé de cette commission.

LISIMON.

Ma nièce a envie de se marier?

ORGON.

Non, cette fantaisie est passée.

LISIMON.

Elle est mariée ?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence ?

ORGON.

Elle m'a assuré qu'elle avoit épousé un très honnête homme.

LISIMON.

Juste ciel !

ORGON.

Ne vous fâchez pas, mon ami. Votre nièce a trop de lumières et de conduite pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grâce, en vérité, à prendre son parti !

ORGON.

C'est le moins que je puisse faire pour une personne que j'ai voulu épouser, et c'est un hommage que je rends à son mérite. Accordez-lui le pardon que je vous demande pour elle, et joignez-vous à moi pour l'obtenir de son père.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma nièce, vous qui ne voulez pas pardonner à votre fils ?

ORGON.

Il y a bien de la différence. Votre nièce n'a pas épousé un homme sans bien.

LISIMON.

Cléante n'en a-t-il pas assez pour sa femme et pour lui ?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma nièce.

ORGON, *vivement.*

Oh! voilà de nos raisonneurs! ils donnent des conseils, et n'en veulent suivre aucun.

LISIMON.

La réflexion est juste.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, et ils font comme eux.

LISIMON.

A l'application.

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grâce de votre nièce ?

LISIMON.

Je ne vous la refuse pas absolument; mais encore faut il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie ?

LISIMON.

En pardonnant à Cléante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement!

LISIMON.

Vous avez beau dire, je ne puis pardonner à ma nièce que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON, *en colère.*

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi, je vous dis que c'est la même chose.

ORGON, *à part, faisant quelques pas pour aller à l'appartement de Clarice.*

Quel homme!... Mais, parbleu! je ne veux pas en avoir le démenti.

LISIMON.

Où allez-vous donc?

ORGON, *s'en allant toujours.*

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

SCÈNE XIX.

CLARICE, TOINETTE, ORGON, LISIMON.

ORGON, *à Clarice.*

VENEZ, madame, venez joindre vos prières à mes instances... (*A Lisimon.*) Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien refuser à une personne si charmante.

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, et je ne veux pas seulement la voir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à part.*

IL a perdu l'esprit.

CLARICE, *à part.*

Hélas!

TOINETTE, *à Orgon.*

Peut-on pousser aussi loin l'opiniâtreté?

CLARICE, *à Orgon.*

Il ne me reste donc plus d'espérance?

ORGON.

Votre oncle m'impose des conditions si dures! Vouloir que je pardonne à mon fils!

CLARICE,

Mon bonheur vous touche foiblement, si cet obstacle vous arrête.

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foiblesse?

CLARICE.

En est-ce une que d'être père?

ORGON.

Quoi! vous prétendriez...

CLARICE, *l'interrompant.*

Vous avez déja eu pour moi tant de bontés! Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grâce, me faire soupçonner que je ne les méritois pas, et que vous vous en repentez? Vous avez daigné m'accorder votre estime. Un sentiment plus tendre s'y est joint encore. Ma main ne vous a pas paru indigne de la vôtre, et quand je ne puis être à vous, vous poussez la générosité jusqu'à me défendre. Mettez le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand, que celui de votre fils en sera la source.

TOINETTE, *à Orgon.*

Ah! monsieur, cela fend le cœur!

ORGON, *à Clarice.*

Vous exigez de moi ce sacrifice?

CLARICE.

Tout ce que j'ai de plus cher y est attaché.

ORGON.

Vous abusez du pouvoir que vous avez sur moi.

CLARICE.

Votre fils est prêt à venir se jeter à vos genoux.

ORGON.

Est-ce que vous l'avez vu ?

CLARICE.

Il est ici.

ORGON.

Cléante?

SCÈNE XXI.

LISIMON, CLÉANTE, ORGON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON, *à Orgon, en lui présentant Cléante, qui se jette à ses pieds.*

OUI, le voilà. Prononcez sur son sort; mais songez qu'en même temps vous prononcerez sur celui de ma nièce.

ORGON, *à Cléante.*

Ah! te voilà, libertin?

CLÉANTE.

Calmez votre courroux, mon père, et daignez m'entendre.

ORGON, *à Lisimon.*

Oh! il va nous dire de belles choses!

LISIMON.

Patience.

ORGON, *à Cléante.*

Fils dénaturé!

CLÉANTE.

Je mourrois plutôt que de mériter un titre si odieux!

ORGON.

Le beau mariage que vous avez fait!

CLÉANTE.

J'ose me flatter que vous l'excuseriez, si vous le regardiez du même œil que celui que vous avez voulu faire.

ORGON, *à Lisimon.*

Il va me donner des conseils! (*A Cléante.*) Avez-vous aussi amené la digne personne que vous avez épousée?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

ORGON.

Quelle insolence!

LISIMON.

Modérez-vous, mon cher Orgon.

ORGON.

Modérez-vous vous-même, et laissez parler votre nièce. Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande. (*A Clarice.*) Eh bien! madame, serez-vous encore favorable à Cléante, après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi?

CLARICE.

Sa vue ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prends à lui.

ORGON.

Quelle bonté! (*A Cléante.*) Et vous ne la remerciez pas, ingrat que vous êtes?

CLÉANTE.

Madame sait bien que ma reconnoissance ne cède qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON.

Elle sait cela! Quel discours!

LISIMON.

Soyez sûr qu'elle en est aussi persuadée que moi.

ORGON.

A l'autre!

CLARICE.

Non, monsieur, je n'en doute nullement.

ORGON.

L'excellent petit cœur! (*A Cléante.*) Allez, Cléante, vous n'êtes pas digne de ses bontés ni des miennes. (*A Clarice.*) Mais enfin vous le voulez, madame, et il faut bien vous satisfaire. Oui, si je pardonne à Cléante, ce n'est qu'en votre faveur, et qu'à condition que votre oncle vous pardonne.

CLÉANTE.

Ah! mon père! (*A Clarice.*) Ah! Clarice!

ORGON.

Clarice!

LISIMON.

Oui, c'est Clarice que vous voyez.

TOINETTE, *à Orgon.*

Elle-même.

ORGON, *à Lisimon.*

Votre nièce est sa femme?

LISIMON.

C'est sa femme, mais ce n'est pas ma nièce.

ORGON.

Qu'entends-je?

LISIMON.

Pardonnez-nous l'innocent stratagème dont nous nous sommes servis pour vous faire connoître le mérite de votre belle-fille.

CLARICE, *à Orgon, se jetant à ses pieds.*

C'est à moi à obtenir la grâce de votre fils, et je vous la demande à genoux.

CLÉANTE, *à Orgon.*

C'est à vos pieds que je l'attends.

LISIMON, *à Orgon.*

Allons, mon ami, montrez un cœur de père.

TOINETTE, *à Orgon.*

Allons, monsieur, laissez-vous fléchir.

ORGON.

Je suis trompé.... mais on ne peut l'être plus agréablement. Voilà qui est fini. (*Relevant Cléante et Clarice.*) Levez-vous tous les deux. Je vous pardonne; je vous donne mon amitié, et je vous reconnois pour mes enfants.

CLÉANTE.

Vous me rendez la vie.

(*Orgon embrasse Clarice.*)

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux!

LISIMON, *à Orgon.*

Votre réunion me charme : ne songeons qu'à nous réjouir.

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

FIN DU CONSENTEMENT FORCÉ.

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE,

PAR PONT DE VEYLE,

Représentée, pour la première fois, le 19 janvier 1739.

NOTICE

SUR PONT DE VEYLE.

Antoine de Fériol, comte de Pont de Veyle, naquit à Metz le 1er octobre 1697. Son père, président à mortier du parlement de la même ville, ne négligea rien pour son éducation. Il le fit entrer à l'âge de dix ans au collège des Jésuites. Le penchant naturel du jeune homme étoit une extrême gaieté : aussi les premiers essais de son esprit furent des chansons qu'il composa contre ses livres classiques.

Sa famille, qui le destinoit à la robe, lui acheta une charge de conseiller au parlement; mais avant le jour de sa réception il fit changer ce projet, et on lui acheta la charge de lecteur du roi.

Son premier ouvrage dramatique fut le Complaisant, comédie en cinq actes, en prose, qui parut pour la première fois le 29 décembre 1732. Cette pièce, interrompue après la qua-

torzième représentation par l'indisposition de Poisson, a été reprise avec succès; mais elle n'est point restée au répertoire.

Le Somnambule, comédie en un acte, en prose, mise au théâtre le 19 janvier 1739, a été attribuée à l'acteur Sallé; mais on s'accorde généralement à reconnoître Pont de Veyle pour son auteur, et c'est sous le nom de ce dernier qu'on la donne fort souvent.

Le Fat puni, comédie en un acte, en prose, dont le sujet est tiré du Gascon, conte de La Fontaine, fut donnée, pour la première fois, le 14 avril 1739, et jouée dix-sept fois avec le plus grand succès.

Pont de Veyle avoit toujours témoigné un grand penchant pour la vie tranquille, lorsque M. de Maurepas lui fit prendre la place d'intendant des classes de la marine.

Il mourut à Paris le 4 septembre 1774, sur le point d'atteindre sa soixante-dix-septième année.

PERSONNAGES.

LE BARON.
VALÈRE, neveu du baron, amant de Rosalie.
DORANTE.
THIBAUT, jardinier du baron.
FRONTIN, valet de Dorante, et neveu de Thibaut.
UN MAÎTRE D'HÔTEL.
LA COMTESSE.
ROSALIE, fille de la comtesse.

La scène est dans une maison de campagne du baron.

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

VALÈRE, THIBAUT.

VALÈRE.

Thibaut, st, st.

THIBAUT.

Monsieur!

VALÈRE.

Viens donc vite; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échapper à mon oncle.

THIBAUT.

Ça n'est morgué pas mal adroit. Il veut que vous soyez toujours, comme son ombre, après li.

VALÈRE.

As-tu rendu mon billet à Rosalie?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALÈRE.

Et qu'importe comment? Dis seulement ce qui en est.

THIBAUT.

Monsieur le baron est notre maître; vous êtes son neveu. Il vous laira son châtiau, à condition d'achever ses plans. Je sis son jardinier, je deviendrai le vôtre; il est juste que je vous sarvions d'avance.

VALÈRE, *gaiement.*

Mon cher Thibaut!

THIBAUT.

Savez-vous, morguienne, je tromperois mon père pour vous?

VALÈRE.

Ah! sans doute, tu auras fait des merveilles?

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le jardin avec sa mère, comme vous savez.

VALÈRE.

Oui, je le sais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant alles; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diroient: Bon jour, Thibaut. C'étoit le jeu, m'est avis; et j'aurois pris ma belle pour....

VALÈRE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas desserré les dents.

VALÈRE.

Tu n'as donc pas donné mon billet?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif! Alles se sont arrêtées dans le boulingrin.

VALÈRE.

Oui, je les ai aperçues de loin.

THIBAUT.

Me v'là, moi, à aller travailler pardevant alles. Je chantions, je les regardions; mon ratiau par ici, mon ratiau par ilà.

VALÈRE.

Eh! laisse là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça, je me sis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je savois où il y avoit un nid de fauvettes. Ces petits ménages-là faisont quelquefois penser à de plus grands : les jeunes filles les aimont d'ordinaire.

VALÈRE.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian! quand j'avons vu que la mère le vouloit voir itou, je ne l'avous jamais pu trouver.

VALÈRE.

Finis donc. Que t'a-t-elle dit, quand tu lui as donné mon billet?

THIBAUT.

Rian; car le v'là.

VALÈRE.

Comment? toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible....

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sait pas que je lui voulons queuque chose, pendant qu'alle est avec une mère qui sait bian que je ne li devons rian vouloir ?

VALÈRE.

Juste ciel!

THIBAUT.

Et pis alles ne m'avont pas donné le temps; alles sont montées dans le carrosse pour aller chez cette comtesse où alles vont dîner. Faut bian attendre qu'alles reviennent.

VALÈRE.

Mais, en attendant, Dorante, qui vient de Bordeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre oncle prête son châtiau aux accordés, afin qu'ils se regardiont avant la noce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian su.

VALÈRE.

J'en aurois peut-être été moins malheureux: mais tout s'arrange pour rendre mon infortune

complète! Depuis deux ans, mon oncle me tient éloigné du monde dans ce triste château.

THIBAUT.

Oui, comme s'il vouloit vous faire ermite.

VALÈRE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'hiver passé, chez sa mère, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du couvent?

THIBAUT.

C'est biau traître!

VALÈRE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer? Dis, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Ça n'est pas bien aisé, d'accord.

VALÈRE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant, on ne bat pas les gens pour ça.

VALÈRE.

Je reviens ici avec mon oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour; et lorsque je m'y attends le moins, je la vois arriver avec sa mère. Juge de ma douleur, quand j'apprends que son mariage est arrêté avec Dorante, et que je vais en être le témoin.

THIBAUT.

Il falloit parler plus tôt.

VALÈRE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous lui plaisez peut-être : j'en ai opinion, moi qui vous parle.

VALÈRE.

Sur quoi? dis donc.

THIBAUT.

Sur quoi? Tatigué, j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit; et pis, drès que vous vous en allez, alle tourne sa tête, alle vous suit de l'œil, tant et si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne, quand alle ne vous voit plus.

VALÈRE.

Il est vrai que cet hiver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiëz rian? tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué, notre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALÈRE.

A quoi me serviroit-elle? je n'ai plus de ressource. Mais tu as raison : je veux parler à Rosalie avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. J'y suis enfin résolu.... Qu'entends-je?

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc?

VALÈRE.

On vient, et je ne veux pas qu'on nous voie causer ensemble. On soupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Rosalie : on devineroit que je l'aime.

SCÈNE II.

THIBAUT, *seul.*

Par la sambille, voilà un amoureux bian résolu!

SCÈNE III.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

N'y a-t-il ici personne? Haïe! Fami? Où diable se tient.... Ah! eh, ventre-bleu! c'est mon oncle.

THIBAUT.

Eh! palsanguë! oui.... c'est toi, mon neveu Charlot; embrasse-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu! c'est de tout mon cœur, mon oncle.

THIBAUT.

Morgué! je sommes ravis que tu soyans venu nous voir.... Depuis quatre ans....

FRONTIN.

Ma foi! mon oncle, je suis charmé de vous rencontrer; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois: je ne savois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc?

FRONTIN.

Monsieur le baron.

THIBAUT.

Et que li veux-tu? Qu'as-tu fait depis que je ne t'avons vu? Comment te portes-tu, mon pauvre Charlot? Es-tu riche? As-tu fait forteune? Es-tu marié? Es-tu....

FRONTIN.

Eh! mais, mais.... mon oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru sur les questions! Vous m'essoufflez.

THIBAUT.

Dame! vois-tu, quand il y a long-temps qu'on ne s'est vu, on a tant de choses à se demander!...

FRONTIN.

Donnez-moi le temps de vous répondre. Premièrement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre; je m'appelle Frontin. Je suis garçon; je n'ai pas le sou; j'étrangle de soif; je suis las comme un chien; je....

THIBAUT.

Parguenne! tu réponds encore plus vite que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent?

FRONTIN.

Je sers M. Dorante, qui, par reconnoissance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah! je sais ce qui t'amène à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait laquais, étant fils, petit-fils, frère et neveu de jardinier?

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle? je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué! c'est que t'es un fainiant: je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant! ce n'est pas, ma foi, au métier que je fais. Il m'occupe jour et nuit. Aussi, j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las? Eh bian! prends l'occasion aux cheveux; demeure avec moi. Je sis jardinier dans ce châtiau. Ce monsieur le baron est une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante; il arrache; il défriche; il élève; il abat; en un mot, bian ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*Touchant son gousset.*) Vois-tu comme ça sonne.

FRONTIN.

Fort bien, mon oncle: mais, quand il culbuteroit encore plus toute sa terre, que m'importe à moi?

THIBAUT.

Ce que ça te fait? Je sis veuf, je t'apprendrai le reste de ton métier; et pis, quand je serons mort, je te lairons ma place; tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle; il y viant cent fois par jour. Ne t'embarrasse de rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégoûté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi.

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton maître est-il hargneux, avare, ivrogne?

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches banquiers de Bordeaux; joyeux, libéral, bon diable enfin; mais....

THIBAUT.

Achève.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ça est naturel. M'est avis que je sis jardinier, moi, la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute : mais vous ne travaillez pas la nuit; vous dormez, vous.

THIBAUT.

Parguenne! oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition, je n'en puis faire autant; aussi je donne souvent mon maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça ? dis-moi un peu.

FRONTIN.

Ma foi! je n'ose.

THIBAUT.

Comment! morgué! tu seras craintif aussi? ça te convient biau à toi! Comment! moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu sauras queuque secret, et je ne le saurons pas? Morgué....

FRONTIN.

Voilà qui est bel et bon; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon maître me pardonnera-t-il de dire une chose dont le secret est d'une importance?...

THIBAUT.

Et qui le dira? dis. Ce sera donc toi? car, pour moi....

FRONTIN.

En vérité, mon oncle....

THIBAUT.

Bon! bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi, de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez.... là, de bonne foi.....

THIBAUT.

Que de raisons! Veux-tu parler?

FRONTIN.

Eh bien! je vous dirai qu'il est somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son... son...nanbule. Que diable est ça? est-ce une charge, un emploi?

FRONTIN.

Bon! une charge! Voyez-vous, mon oncle? il y auroit de quoi rompre son mariage, si cela venoit à se découvrir.

THIBAUT.

J'entends, j'entends. Sonanbule... c'est qu'i ne pouvont se marier; qu'il est.... là....

FRONTIN.

Êtes-vous fou, mon oncle?

THIBAUT.

Oh! dis donc vite. Son... sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'est un défaut naturel, une façon de maladie...

THIBAUT.

Ah! il est malade?

FRONTIN.

Non, point du tout; il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entends plus.

FRONTIN.

Il se lève la nuit; il marche, il parle.

THIBAUT.

Ah! je vois ce que c'est; il ne sauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout : il dort trop bien, au contraire.

THIBAUT.

Oh! parguenne, accommode-toi donc. S'il dort, il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi, si vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, et que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça se peut, si le diable s'en mêle. Si j'en faisions autant, je nous casserions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'est morgué pas bian de se moquer de son oncle.

FRONTIN.

Je me donne au diable, mon oncle, je ne me moque point.

THIBAUT.

Comment, morgué! tu veux me persuader que ton maître dort tout debout? A d'autres.

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton maître est un fou, et toi aussi. Paix, chut, voici notre vieux maître.

SCÈNE IV.

FRONTIN, VALÈRE, LE BARON, THIBAUT.

LE BARON, *avec des bas de peau dont le roulis est fort grand, ayant à la main un de ces grands bâtons de campagne.*

Il faut se lever plus matin, Valère; oui, beaucoup plus matin.

VALÈRE.

Mais, mon oncle, j'étois à cinq heures aux ouvriers; vous l'avez vu vous-même.

LE BARON.

Il est vrai; mais j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à présent; tout se retarde. Oh! de mon temps, on se levoit plus matin.

VALÈRE.

Il m'eût été facile de paroître plus tôt, et quoique je n'aie pas fermé l'œil, demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever cette année la ter-

rasse neuve : et si nous ne profitons pas de la belle saison.... (*Voyant Frontin.*) Quel est cet homme, Thibaut?

THIBAUT.

C'est mon neveu, monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier? cherche-t-il de l'ouvrage?

FRONTIN.

Non, monsieur. Je précède mon maître de quelques moments : il me suit.

LE BARON.

Qui, ton maître?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALÈRE, *à part.*

Ah! ciel!

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours, nous n'avons ni dormi ni reposé pour arriver plus tôt.

LE BARON.

Il aura le temps de se délasser ici. Allons, Valère; je veux qu'il trouve mon jardin propre et bien tenu. Toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite cascade du potager.

THIBAUT.

La cascade du potager, monsieur? Vous savez bian qu'il n'y a pas une goutte d'iau. Eh! morgué! la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, bourreau? Comme nous fimes la dernière fois, va-t-en faire tirer de l'eau au grand puits; remplis le réservoir. Tu n'as pas plus d'intelligence; tu ne te soucies non plus de l'honneur d'une maison...

FRONTIN.

En vérité, monsieur, vous ferez de la peine à mon maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON, *à Frontin.*

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les bassins et les cascades, et je n'ai plus que les sources à trouver. Ne dis point à ton maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Thibaut.

(Thibaut s'en va.)

SCÈNE V.

FRONTIN, LE BARON, DORANTE, VALÈRE.

FRONTIN, *au baron.*

Monsieur, voici mon maître.

LE BARON.

Eh! bon jour donc, Dorante : soyez le bien arrivé. Je ne vous attendois que demain.

DORANTE, *au baron.*

Je n'ai pu résister à l'impatience de voir Rosalie, et à celle de vous rendre grâce d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé ? voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour et nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne maison; on aura soin de vous.

DORANTE, *montrant Valère.*

Ne seroit-ce pas là monsieur votre neveu ?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vu si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALÈRE, *à Dorante.*

Monsieur.... je voudrois.... pouvoir....

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre. Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à madame ?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient; et vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique, dans cet équipage, je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau sexe : mais nous avons du temps. Elle est allée avec sa mère dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces dames ne sont point ici? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me reposer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces; mais je me trouve si fatigué....

LE BARON.

Bon! à votre âge, j'aurois fait cent cabrioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler : mais je sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien! je vais faire servir le dîné.

DORANTE.

Il m'est inutile, je vous assure.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon neveu et moi, vous montrer la maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, et surtout de mes greniers.

VALÈRE.

Mon oncle, monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez; cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci?

DORANTE.

Celui-ci soit.

LE BARON.

Il est commode. Cette salle lui sert d'antichambre; j'y passe à tous moments. Je pourrai vous parler, vous consulter....

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste, vous allez être couché comme on ne l'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits....

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, et de la liberté que vous me donnez. Suis-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon. Je vous laisse.

SCÈNE VI.

LE BARON, VALÈRE.

VALÈRE.

Croyez-vous, mon oncle, que Dorante soit prévenu en faveur de Rosalie?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné assez d'impatience de la voir. A propos, j'oubliois de te dire...

VALÈRE.

Ce peut être aussi par bienséance : et il y a encore loin de la politesse à l'amour; n'est-ce pas, mon oncle?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu....

VALÈRE.

Vous le croyez donc amoureux?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un portrait. Je disois donc....

VALÈRE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie?

LE BARON.

Ma foi! je n'en sais rien. Veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là? J'ai des affaires bien plus importantes : j'ai ma montagne dans la tête.

VALÈRE.

Mais, puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucune circonstance. Vous leur prêtez votre maison, et Rosalie auroit pu....

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voie; car elle est charmante.

VALÈRE.

Oh! oui, mon oncle; elle a des grâces, des yeux....

LE BARON.

Que veux-tu dire? Es-tu fou? Je te parle des charmes de ma maison, de mon jardin, qui....

VALÈRE, *rougissant.*

Ah! j'entends; et vous avez raison. Je regardois tantôt, sur le boulingrin, un des plus beaux objets....

LE BARON.

Mais, vraiment, je le crois. C'est un des plus beaux points de vue qui soient en France.

VALÈRE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vue : j'en admirois tous les charmes, et....

LE BARON.

Va, mon cher neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALÈRE.

Je posséderois....

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que....

SCÈNE VII.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE.

LE BARON.

Eh quoi! mesdames, déja de retour?

LA COMTESSE.

La comtesse est malade : nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la grille, et nous sommes venues jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée?

LA COMTESSE.

Je ne me lasse pas aisément, baron.

VALÈRE.

Et vous, mademoiselle, n'auriez-vous pas besoin de repos ?

ROSALIE.

Me promener, me reposer, monsieur, tout m'est assez indifférent.

VALÈRE.

Tout, mademoiselle ?

ROSALIE.

Oui, monsieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, mademoiselle. Vous dites cela si foiblement. Il faut dire : Oui, monsieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent tant que j'aurai l'autorité sur elle.

LE BARON.

Oh! vous ne garderez pas long-temps cette autorité. Dorante est arrivé.

LA COMTESSE, *gaiement.*

Il est arrivé ?

ROSALIE, *tristement.*

Il est arrivé?

VALÈRE, *languissamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *brusquement, à Valère.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire? est-ce que tu ne le sais pas, toi?

VALÈRE.

Je ne dis pas le contraire, mon oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON, *à la comtesse.*

Il est charmant, agréable, vif, sage et posé. Oh! c'est un jeune homme fort aimable. Dis donc, Valère?

VALÈRE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon oncle; j'en jugerois mal. C'est mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Eh bien! qu'est-ce qu'on répond? Mademoiselle, répondez donc.

ROSALIE, *à Valère.*

Il peut être aimable, monsieur; mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouser, n'est-ce pas? Mais cela ne s'entend point. Il faut dire: « Monsieur, le choix de mes parents me le fera paroître accompli. » Tout le monde dit que vous avez de l'esprit; pour moi, je ne vois point cela. Mais où est Dorante?

VALÈRE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir; et comme il a couru jour et nuit, il étoit si las, si las.....

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vite? pourquoi faire? pour se reposer? pour dormir? Rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier et n'arriver que demain. On ne l'attendoit pas plus tôt. Qu'en pensez-vous, ma fille?

ROSALIE.

Madame, je ne désire pas, de sa part, un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne sait si c'est la modestie qui vous fait parler, ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant! La jeunesse d'à présent, baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui; demain vous le promènerez dès le point du jour, je gage? vous le ferez courir? et puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon! bon! est-ce qu'on se fatigue dans un jardin qu'on n'a jamais vu?

LA COMTESSE.

Fort bien! quand le terrain en est aussi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt terrasses dans votre jardin.

LE BARON.

Comment donc! c'est une magnificence...

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guère de vue.

LE BARON.

Ah! sans la montagne, elle seroit admirable. Il m'est facile de vous en convaincre. Eh! Thibaut?

SCÈNE VIII.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE, THIBAUT.

LE BARON.

Apporte-moi mon plan.

(Thibaut s'en va.)

SCÈNE IX.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE.

LA COMTESSE.

Oui; mais la montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des neveux qui se marieront, laissez-moi faire; à la cinquième génération, je ne veux pas qu'il en reste trace : vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuse, mademoiselle, de votre ignorance, et de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais?

ROSALIE.

Je vous écoute, madame, dans l'espérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections : on a le plaisir d'y répondre. Voici Thibaut.

SCÈNE X.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE, THIBAUT.

LE BARON.

N'EST-CE pas mon grand plan?

THIBAUT.

Oui, monsieur; c'est le biau, c'est celui que je portons toujours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, et tiens le plan élevé. Bon.

LA COMTESSE, *au baron.*

Ah! je vous donnerai de bons conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là; mais l'esprit est un bon meuble; il sert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante! La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendît? Montrez, montrez-moi. Ne sont-ce pas là des canaux, des pièces d'eau? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, madame. On en marque toujours dans les plans; cela les embellit. Du reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la montagne que vous savez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance; je détruisons douze arpents de veigne : que de vin perdu pour avoir de l'iau!

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALÈRE, *à Rosalie.*

Vous ne vous approchez pas, mademoiselle?

ROSALIE, *à Valère.*

J'ai déja fait l'aveu de mon ignorance; je n'y entends rien.

VALÈRE, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux?

ROSALIE, *à part.*

Hélas!

LA COMTESSE.

C'est donc là votre basse-cour?

LE BARON.

Eh! non, parbleu, madame; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les; vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué! que vous allez voir clair!

VALÈRE, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumières, mademoiselle? On pourroit vous expliquer....

ROSALIE, *haut.*

A quoi me serviroit cette connoissance?

VALÈRE, *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'avenue?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte.

LE BARON.

Courte? Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon! elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres; vous verrez.

LA COMTESSE.

Un, deux, trois, quatre, cinq.

VALÈRE, *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue : mais, pour vous, madame, vous allez le concevoir dans un moment. Voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'avenue. Parlez, parlez toujours. Cent cinquante-cinq, cent cinquante-six. Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine?

LE BARON.

Sans doute; et une vue....

VALÈRE, *à la comtesse.*

Admirable, madame. (*A Rosalie.*) Et si vous daigniez, mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation... (*Bas.*) d'un cœur que votre refus réduiroit au désespoir.

LE BARON, *à Rosalie.*

Il connoît la situation comme moi-même : c'est lui, mademoiselle, qui a dressé le plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas monsieur si savant. Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que monsieur pût vous inspirer du goût.

VALÈRE.

Que je serois heureux, si j'en avois le talent!

LA COMTESSE.

Deux cent soixante et treize! Voilà une très-belle longueur, il faut en convenir. Baron, vous avez des idées.... mais des idées à perte de vue.

LE BARON.

J'aurai soixante avenues de cette taille-là.

VALÈRE, *à Rosalie.*

Vous concevez, mademoiselle, l'effet que cela produira. (*Bas.*) En sortant de table.... (*Haut.*) Rien ne sera si noble sans contredit. (*Bas.*) Ici même, dans cette salle.... (*Haut.*) Cela demande de la patience, à la vérité. (*Bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment, vous me sauverez la vie. (*Haut.*) Mais convenez que c'est une belle entreprise.

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, mademoiselle, que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh! c'est mon talent à moi. Par exemple, voyez-vous la grande terrasse? Devinez combien elle aura de haut, quand elle sera faite.

LA COMTESSE.

Combien? Eh! mais... (*Montrant avec sa main.*) Comme cela.

LE BARON, *riant.*

Ah! ah! ah!... Que vous n'y êtes pas! Elle aura cinquante-sept pieds huit pouces et demi; n'est-il pas vrai, Valère?

VALÈRE.

Oui, mon oncle, cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pouces et demi! Cela est merveilleux; mais c'est un précipice: je n'irai jamais, la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALÈRE.

Vous rêvez, mademoiselle? Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire, et vous n'y viendrez point?

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup; et...

VALÈRE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela mèneroit-il ?

LA COMTESSE.

Cela vous mèneroit à savoir ce que je sais. (*A Valère.*) Allez, monsieur, laissez-la dans son ignorance; elle ne mérite pas la peine que vous prenez. En vérité, baron, je suis très contente de ce que j'ai vu, et j'y donne mon approbation : mais, dites-moi, toutes ces terres sont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'est là le *hic*.

LE BARON.

Non, pas encore : mais, supposez qu'on ne voulût pas me les vendre, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour refuser, sur ces terres, d'aussi beaux plans que ceux-ci. J'aperçois le maître-d'hôtel.

SCÈNE XI.

ROSALIE, LA COMTESSE, THIBAUT, LE BARON, VALÈRE, UN MAITRE D'HOTEL.

LE BARON, *au maître d'hôtel.*

Ces dames sont servies ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Oui, monsieur.

LA COMTESSE.

Allons, baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main. Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, monsieur, ne vous boutez pas en peine.

SCÈNE XII.

THIBAUT, *seul.*

Avec son parc! il est, morgué, bian fou. Oh! je ne nous y connoissons pas, ou cette jeunesse en revendra à cette vieillesse. Notre jeune maître s'est un tantinet enhardi; il a glissé queuques paroles, et j'ai bian vu que la petite demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'a dit de son.... son.... son.... foin! Je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra peut-être queuque chose, car ils l'avont biaucoup fait étudier; je l'attendrons ici en sortant de table. Mais velà mon neveu; faut que je le fasse encore dégoiser.

SCÈNE XIII.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

Votre valet, mon oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt? queuque sot!

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire; ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'amène. Savez-vous que je ne veux point dormir à vide comme mon maître?

THIBAUT.

Tout à l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon oncle, vous êtes le premier questionneur du royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi? vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarrasse pas, je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc; il faut que je retourne promptement auprès de mon maître.

THIBAUT.

Quoi faire? Ne dort-il pas?

FRONTIN.

Oui, il dort : et c'est justement à cause de cela

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne sauroit dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non; c'est pour le réveiller, si ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là-dessus. Morgué, je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement, ton maître est-il amoureux de sa prétendue ?

FRONTIN.

Amoureux ! il ne l'est qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai, morgué, cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant; je t'y attendois. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture ?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait : il l'a trouvé charmant; et, sur les récits qu'on lui en a faits, il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a morgué raison; il suppose bian. Mais, dis-moi....

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim et de soif !

THIBAUT.

Allons, vians à la cuisine; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc....

FRONTIN.

Je crois le diable. Mais ne voilà-t-il pas mon maître qui fait son maudit train?

SCÈNE XIV.

FRONTIN, THIBAUT, DORANTE.

(Dorante paroît en robe-de-chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de poste à la main; enfin dans le désordre, mais cependant ni messéant ni trop ridicule.)

THIBAUT.

TIENS, voilà ton maître qui veut te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi, bien heureux qu'il ait tourné par ici; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc. Est-ce là? Oh! oh! m'est avis qu'il rêve en effet, ton maître.

FRONTIN.

Eh! oui. Parbleu! l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc... allons donc... un autre cheval... Te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard... la nuit... au château... Rosalie...

THIBAUT.

Morgué, j'ai peur. Ça tiant de l'esprit, du revenant, m'est avis.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon oncle, c'est que, tout en dormant, il dit quelquefois des choses très raisonnables, très justes.

DORANTE.

Frontin!.... Coquin!.... tu boiras ce soir..... ivrogne!... paresseux!...

THIBAUT.

Tu as raison; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier maître de poste. Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

(Il donne des coups de fouet en l'air et attrape Thibaut.)

Ah! les mauvais chevaux! Ohé! ohé! ohé!

FRONTIN, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci? Monsieur, monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement! non pas; il faut arriver. Ohé! ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué! ôte-le toi-même; tu dois être plus fait que moi aux étrivières.

DORANTE.

Ohé! ohé!

FRONTIN.

Attendez : il faut lui faire quitter ce maudit rêve. (*A Dorante.*) Monsieur! monsieur! c'est de la part de M. Argante.

DORANTE.

Argante?... de l'argent .... il faut lui rendre....

FRONTIN, *s'avançant.*

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles... il est bien pressé!... écrivons.

(Il fait, avec son fouet, comme s'il écrivoit.)

FRONTIN, *à Thibaut.*

Oh! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends, cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire, vous voyez.

DORANTE.

Appelez Frontin, M. Argante.

FRONTIN.

C'est un juif, ce M. Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain, je l'écris. Frontin, au coffre-fort.

THIBAUT.

Il a le sommeil bien riche. Morgué, je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parle donc, neveu, t'es donc son caissier?

FRONTIN.

Quand il dort, comme vous voyez, mon oncle. Malheureusement, il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma lettre, Frontin.

FRONTIN, *à Dorante.*

Oui, monsieur, votre lettre.

DORANTE.

Ma lettre.... Argante.... un sac.... prenez ce sac.... rapporte mon billet.

THIBAUT.

Ah! ah! le sac! prenons, prenons; nous le partagerons.

DORANTE, *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons.... voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide, Frontin.... Monsieur, monsieur, vous serrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur! au voleur!

THIBAUT.

Frontin! mon neveu! au secours!

FRONTIN, *à Thibaut.*

Attendez : laissez-moi lui prendre le petit doigt; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué, tout ce que tu voudras; mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN, *à Dorante.*

Monsieur, monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil!

DORANTE.

Où suis-je, Frontin? pourquoi m'as-tu laissé sortir? pourquoi m'as-tu quitté, coquin?

FRONTIN.

Ma foi, monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous avez pris ce temps pour vous en aller, et j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah! je me suis trahi. Je m'en souviens; je suis chez monsieur le baron.

THIBAUT, *à Dorante.*

Oui, de par tous les diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait là cet homme?

THIBAUT.

Morgué, c'est stilà que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le jardinier d'ici : vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir, je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué! vous croyez trop vite.

DORANTE, *à Thibaut.*

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie? Elle ne me connoitroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué, monsieur, vous avez insulté mon honneur, ça n'est pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis, morgué.... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre?

FRONTIN.

Allez, monsieur, soyez tranquille, c'est mon oncle. Je lui réponds de vous, et je vous réponds de lui. On pourroit sortir de table; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort. Un sommeil comme stilà ne doit pas vous avoir reposé biaucoup.

SCÈNE XV.

THIBAUT, *seul.*

Velà, morguenne, une recommandation bian sèche, et un drôle de répondant. Tout ce que j'avons vu depuis un moment, me partrouble. Non, morgué, m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son, son.... janbule? Que sait-on? Je parlions; je marchions; j'avions les yeux ouverts; enfin, c'est tout un. Que diable! s'il m'avoit donné son mal; ça se gagne peut-être. St'homme-là a le sommeil bian vigoureux, il en faut convenir. Sans Frontin, sans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça a mis dans ma tête! Je ne savons où j'en sommes.

SCÈNE XVI.

VALÈRE, THIBAUT.

THIBAUT.

Eh! M. Valère, venez vite. *(A part.)* Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiser tout ça? *(Haut.)* Oh! palsanguienne, allez, monsieur, vous ne savez pas....

VALÈRE.

Mon oncle et la comtesse sont encore aux mains sur les plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué, je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALÈRE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici et de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle sera sa femme, si ce M. Dorante alloit rêver qu'alle est avec un autre. Morgué, vous ne savez pas....

VALÈRE.

Il est bien temps de plaisanter. Laisse-moi. (*A part.*) Ah! Rosalie, je meurs content, je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, est itou fort nécessaire.

VALÈRE, *à Thibaut.*

Dans ce moment, je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi! vous ne voulez pas m'écouter?

VALÈRE.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici, tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là? Eh bian! morguienne, je nous en allons. Vous en serez fâché, je vous en avartis.

SCÈNE XVII.

VALÈRE, *seul.*

Enfin, j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté ; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste : mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi. Ah dieu ! j'aperçois Rosalie.

SCÈNE XVIII.

ROSALIE, VALÈRE.

VALÈRE.

Quoi ! vous avez la bonté de venir ? Avancez donc quelques pas ; on pourroit nous entendre.

ROSALIE, *tremblante, et n'avançant que très peu.*

Non, Valère, j'ai trop de peur. Dites-moi vite ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plus tôt.

VALÈRE.

Calmez-vous, de grâce, belle Rosalie : donnez-le-moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALÈRE.

Eh bien ! charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez; je vous adore.

ROSALIE.

Ah ! que je suis fâchée de le savoir ! Adieu.

VALÈRE.

Encore un mot, divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï?

ROSALIE.

Jugez-en, Valère. Incertaine de vos sentiments, la raison me défendoit de m'en convaincre; je suis pourtant venue vous entendre... Dites-moi vous-même... ce qui pouvoit triompher de ma raison. Ah! Valère! .. Ah!... laissez-moi rentrer.

VALÈRE.

Non, demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné : sans lui, je n'osois agir; cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre même un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh! que pouvez-vous faire? ne vaudroit-il pas mieux oublier... Hélas! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALÈRE.

Plutôt mourir mille fois! Laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prières, les larmes, enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah! Valère, vous ne connoissez pas ma mère. Le souvenir m'en fait frémir.. Les instants s'écou-

lent... et nous ne les comptons pas. Sortez, et laissez-moi vous fuir.

VALÈRE.

Il faut vous obéir. Mais, en vous quittant, laissez-moi vous rendre grâce de ma félicité, et vous jurer une fidélité éternelle.

(Il tombe à ses genoux.)

SCÈNE XIX.

ROSALIE, LA COMTESSE, VALÈRE.

LA COMTESSE.

Que vois-je? Ma fille!.... Valère!.... Ah! juste ciel!

ROSALIE.

Valère, je suis perdue; voilà ma mère.

VALÈRE.

Ah dieu!

LA COMTESSE.

Se peut-il... que ma fille... que mon sang...

ROSALIE.

Ma mère... le hasard a fait... Je ne prévoyois pas...

LA COMTESSE.

Oh! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette aventure.... je ne saurois parler.

VALÈRE.

Calmez-vous, madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime, et que je me flatte que mon oncle approuvera...

LA COMTESSE.

Votre oncle, monsieur! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille! je vous trouve à ses genoux! Il n'est point d'extrémité....

VALÈRE.

Mais, madame, croyez qu'elle n'a point de part....

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit : cela suffit pour mériter toute mon indignation. Si la chose éclate, un couvent me répondra de vous, mademoiselle. Je saurai vous y tenir pendant toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un instant?

LA COMTESSE.

Un instant! Comme si l'on ne savoit pas ce que c'est qu'un instant! Allons, partons, plus de raisonnement.

SCÈNE XX.

ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, VALÈRE.

LE BARON.

Qu'est-ce, mesdames? vous sortez avec une grande précipitation! Je le vois, l'impatience de la promenade....

LA COMTESSE.

Je sors pour tout-à-fait, mon cher baron.... Je veux partir sur-le-champ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc! y pensez-vous? Et Dorante, que diroit-il?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y a-t-il donc de si pressé?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre! votre honneur?

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre neveu, ou je saurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait? *(A Valère.)* Comment! petit écervelé, vous insultez madame, à son âge! sans égard pour....

VALÈRE.

Moi, mon oncle? je vous jure que....

LA COMTESSE.

Non, baron; son amour....

LE BARON, *à la comtesse.*

Son amour! son amour est impertinent. Est ce qu'on doit en avoir pour vous, madame? *(A Valère.)* Petit coquin, une femme respectable!...

VALÈRE.

Je vous proteste, mon oncle, que j'ai pour madame un respect infini.

LE BARON, *à la comtesse.*

Une jeune barbe qui ne songe pas que vous seriez sa mère, et qui ose vous manquer.

LA COMTESSE.

A l'autre! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi, qui n'a rien vu, et qui ne vous connoît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colère me suffoque. Il est devenu fou.

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable, à son âge : mais il n'y retournera plus, madame; et je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, baron, qu'il y a une heure que vous ne savez ce que vous dites? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mère? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer! Et qui vous dit qu'il m'aime?

LE BARON.

Comment! vous ne disiez pas que c'étoit à vous?...

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il se

fût adressé à moi; le mal ne seroit pas si grand : mais il a l'insolence d'aimer mademoiselle; il n'en fait aucun mystère; il me l'avoue à moi-même; je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colère est fondée, et si je puis, après cela, demeurer dans la même maison?

LE BARON.

Oh! oh! c'est autre chose. *(A Valère)* Quoi! monsieur!... *(A la comtesse.)* Mais ceci mérite réflexion. J'approuve votre colère, madame; mais je désapprouve votre départ : et, qui plus est, je vous conseille de demeurer ici, comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'étoit! Comment l'entendez-vous, monsieur?

LE BARON.

Oui, madame; vous devez agir ici de sang-froid, et vous posséder : c'est moi qui vous le conseille, qui suis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah! oui, fort à propos. Et moi, je vous signifie que je veux être en colère dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé; le moyen de le lui cacher, c'est de laisser les choses au même état.

VALÈRE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! mon oncle, si vous daigniez ajouter à tant de bontés....

LE BARON, *à Valère.*

Tais-toi : je te parlerai. Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse : je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, et dans mon château, sans ma permission.

ROSALIE.

Ma mère !...

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, mademoiselle, vous achéverez de me pousser à bout.

VALÈRE.

Mon oncle...

LE BARON.

Si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Allons, baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens.... oui, je sens que votre colère me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire; je me fâcherai pour vous et pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait, un mariage conclu, fini, où l'on fait à mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce mariage ne vous seroit pas avantageux, madame, vous avez donné votre parole: comment y pourrez-vous manquer? Et pour une petite fantaisie musquée d'un godelureau, j'irois passer, moi, pour..... Car enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison; emportez-vous, baron, emportez-vous; vous devez être furieux. Pour moi, je me calme: par politique, au moins; car je ne me connois plus.... Mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez; sans cela, mademoiselle, mademoiselle. . .

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrète; il n'y auroit à craindre que ce petit monsieur-là. N'en soyez point inquiète, quand il seroit assez malhonnête homme ... Suffit, je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin, vous me rendez douce, et je suis confondue, baron; je m'abandonne à vos conseils. Mais, ciel! n'est-ce pas là Dorante?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu? Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XXI.

ROSALIE, LA COMTESSE, DORANTE, LE BARON, VALÈRE.

(Dorante paroît en robe-de-chambre, et tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.)

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Vous nous mettez dans une jolie situation, mademoiselle!

LE BARON, *à la comtesse.*

Il n'y auroit point de remède, s'il nous avoit écouté.

VALÈRE, *à part.*

Plût au ciel!

LA COMTESSE, *au baron.*

Qu'il a l'air occupé!

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un bal... à des noces...

LE BARON.

Il faut cacher notre embarras. (*A Dorante.*) En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces dames en robe de chambre. Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille, preuve de mépris! (*D'un ton precieux, à Dorante.*) De quelque façon que soit monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en courrier.... en turc.. en domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis, monsieur; vous avez raison : il faut ou beaucoup faire de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi, point de façons.... Vous ne faites point de façons, il me paroit. (*Riant à demi voix.*) Ah! ah! ah!.... Ah! ah! ah!...

VALÈRE, *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON, *à Dorante.*

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez? .. Non... oh! non. (*Riant.*) Ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui..

DORANTE.

Votre fille!.... Ah! ah!.... bien déguisée.... Ah! ah!... bien déguisée... Ah! ah!

LA COMTESSE.

Déguisée ! Que voulez-vous dire, monsieur ? Vous nous connoissez bien peu, si vous croyez....

DORANTE.

Ma foi, je ne la connois, ni ne veux la connoître....

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus !... tant mieux.... Ce sont des masques.

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Voilà ce que vous m'attirez, mademoiselle. (*A Dorante.*) Mais c'en est trop aussi, que de joindre l'insulte à la familiarité. Sachez, monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE *s'approche d'un fauteuil et s'assied.*

Ouf ! je suis beaucoup mieux.... je vois tout le train....

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole ; je retire la mienne, et rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre. (*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais, pensez donc, Dorante...

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, baron. Je ne veux ni explication ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage; votre neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voie ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, madame. En punissant votre fille, vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis, vous et moi. Puisque monsieur persiste dans ses refus....

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, baron, sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah! ma mère!

VALÈRE, *à Rosalie.*

Rien n'égale mon bonheur. Quoi! vous êtes à moi?

ROSALIE, *à Valère.*

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter?

SCÈNE XXII.

VALÈRE, ROSALIE, LA COMTESSE, LE BARON, FRONTIN, THIBAUT, DORANTE.

FRONTIN, *dans le fond, à Thibaut.*

Il s'est échappé, je ne l'ai plus trouvé dans son lit; où diable peut-il être?

THIBAUT, *dans le fond, à Frontin.*

Tiens, morgué, le velà là-bas en conversation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon oncle.

THIBAUT.

Oh! laisse-moi, je n'avons rien à ménager. *(S'approchant, à la compagnie.)* C'est un....

FRONTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu, vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé personne?

LA COMTESSE.

Comment?

LE BARON.

Quel est ce galimatias?

THIBAUT.

Je vous dis que son maître est un fou, qui dort quand il est éveillé.

LE BARON.

Coquin, rêves-tu?

THIBAUT.

Non, morgué; c'est lui qui rêve; et pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoissons son petit doigt, et j'allons l'éveiller.

VALÈRE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais, quand on est heureux, on doit tout craindre.

(Thibaut serre le petit doigt de Dorante.)

DORANTE.

Aïe! Où suis-je? Ah! monsieur le baron, c'est vous! Tirez-moi de peine, je vous conjure; n'ai-je rien dit?... n'ai-je rien fait...?

LE BARON, *à Dorante.*

Pouvez-vous le demander? Que vous importe, puisque votre mariage est rompu?

DORANTE.

Il est rompu? Ciel! je ne puis comprendre....

FRONTIN, *à Dorante.*

Pour moi, je comprends fort bien, monsieur. Nous sommes découverts, et vous aurez fait quelqu'extravagance. (*A la comtesse.*) J'ose vous assurer, madame, que mon maître est l'homme du monde le plus sage, quand il veille; et ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Quoi! l'on voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées, ma

fille et moi. Oh bien! monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALÈRE.

Au moins, madame, vous étiez bien éveillée, et mon oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

DORANTE.

Quoi! c'est à Valère...?

THIBAUT, *à Dorante.*

Lui-même. Dame, il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je? Je ne vous épousois que par obéissance.

DORANTE, *à Rosalie.*

Cet aveu ne me permet pas d'insister; et je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne, le bonheur vous vient en dormant.

LE BARON, *à Valère et à Rosalie.*

Allons, allons, mes enfants; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au parterre.*

Il auroit tort de se plaindre; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN DU SOMNAMBULE.

L'ORACLE,

COMEDIE,

PAR SAINTFOIX,

Représentée, pour la première fois, le 22 mars 1740.

NOTICE
SUR SAINTFOIX.

GERMAIN-FRANÇOIS POULAIN DE SAINTFOIX naquit à Rennes, en Bretagne, le 25 février 1699. Tout le monde connoît ses Essais historiques sur Paris; mais notre plan nous borne à ne parler ici que de ses ouvrages dramatiques joués au Théâtre François. La première pièce qu'il y donna fut PANDORE, comédie en un acte, en prose, représentée, pour la première fois, le 15 juin 1721.

L'ORACLE, comédie en un acte, en prose, parut, pour la première fois, le 22 mars 1740, et fut jouée vingt-deux fois de suite.

DEUCALION ET PYRRHA, comédie en un acte, en prose, fut donnée, pour la première fois, le 20 novembre 1741, et n'eut que trois représentations. L'auteur l'a refondue depuis, et l'ayant mise en vers lyriques, il l'a fait représenter à l'Opéra.

L'Ile sauvage, comédie en trois actes, en prose, ayant excité du tumulte à la première représentation du 8 juillet 1743, l'auteur en risqua deux autres, après lesquelles il la retira.

Les Graces, comédie en un acte, en prose, mise au théâtre le 13 juillet 1744, eut alors onze représentations.

Julie ou l'Heureuse épreuve, comédie en un acte, en prose, jouée le 20 novembre 1746, ne fut donnée que neuf fois.

Égérie, comédie en un acte, en prose, représentée le 4 septembre 1747, tomba à la première représentation.

Le 25 octobre 1749, Saintfoix fit représenter deux comédies, la première en trois actes, en prose, sous le titre de la Colonie; et la seconde en un acte, en prose, intitulée le Rival supposé. Ces deux pièces furent retirées le lendemain.

Notre auteur, piqué de cette double chute, fut quatre ans sans donner d'autre pièce; mais, le 27 juin 1753, parut sa comédie-ballet en un



acte, intitulée LES HOMMES : elle eut dix-sept représentations très-suivies.

La dernière pièce reconnue pour être de Saintfoix est LE FINANCIER, comédie en un acte, jouée, pour la première fois, le 20 juillet 1761, et qu'il retira le lendemain.

Après avoir mené une vie fort agitée, il termina sa longue carrière dans sa ville natale le 25 août 1776.

PERSONNAGES.

LA FÉE souveraine.

ALCINDOR, fils de la Fée.

LUCINDE, jeune princesse, aimée d'Alcindor.

La scène est dans le palais de la Fée.

L'ORACLE,

COMÉDIE.

SCENE I.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité, mon fils, vous êtes bien insupportable!

ALCINDOR.

Mais, ma mère....

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses.

LA FÉE.

Vous a-t-elle vu?

ALCINDOR.

Eh! madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête; l'autre, étendu du côté où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissent autour d'elle; quelque songe

agréable l'agitoit, et peignoit son teint de couleurs vives et mêlées. Dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient : je n'ai pas été le maître de mon transport....

LA FÉE.

Mon fils!

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur.... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vite retiré sans qu'elle m'ait aperçu. Madame, il est inutile que vous me commandiez de différer encore quelque temps à me présenter devant elle ; je ne pourrai vous obéir. Je l'aime, je l'adore; je veux la voir, le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant ; je suis la Fée souveraine ; je puis en un instant bâtir des palais, exciter des tempêtes, et changer un lieu charmant en un désert affreux ; mais je vois qu'il est au-dessus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour tourne la tête. Eh bien! mon fils, perdez-vous, perdez Lucinde, et détruisez par votre imprudence les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais quelles raisons avez-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voie?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'oracle sur votre destinée. « Le fils de la Fée souveraine, répondit-il, « est menacé de grands malheurs; mais il les évi-« tera, et sera même heureux, s'il peut se faire « aimer d'une jeune princesse, qui le croira sourd, « muet et insensible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet et insensible?

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendresse que j'ai pour vous, combien cette réponse m'affligea: cependant à force d'y méditer, j'espérai, en prenant certaines mesures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, et de voir même l'accomplissement de l'oracle, quelque impossibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes; et je ne croirai jamais....

LA FÉE.

Écoutez-moi. Au moment que vous vîtes le jour, naquit aussi une princesse, fille d'un roi voisin de cette île (c'est votre Lucinde); je l'enlevai, et la transportai dans ce palais, inaccessible à tous les humains. Elle y a été élevée et servie par des statues, et n'y a vu que des figures insensibles, auxquelles, par la puissance de féerie, j'imprimois toutes sortes de mouvements : j'ai

souvent même affecté de prendre le ciseau, de tailler en sa présence un bloc de marbre, de lui donner une forme; et l'animant ensuite d'un coup de baguette, c'étoit aussitôt un petit chien qui jappoit après elle, ou un singe qui l'amusoit par ses grimaces et ses sauts. Enfin, j'ai tâché de parvenir à lui persuader qu'elle et moi sommes les deux seuls êtres qui parlent, qui pensent, qui connoissent et qui raisonnent, et que tous les autres, formés uniquement pour nous servir ou pour nous amuser, sont absolument insensibles, sans connoissance, et incapables également d'amour et de haine, de douleur et de plaisir.

ALCINDOR.

Quel a été et quel est le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé son enfance?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous présentant à elle....

ALCINDOR.

Ah! j'entends; que je ne suis qu'une poupée, une marionnette organisée au-dessus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit, et peut réussir. Psyché ne voyoit point l'Amour; elle le croyoit un monstre; cependant elle l'aimoit. L'imagination séduite par vos prestiges, Lucinde me croira tel que l'oracle exige qu'elle me croie, c'est-à-dire, n'ayant une bouche et des yeux que pour l'agrément; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raison, mais jamais le sentiment. Son cœur recevra de la nature des avis qu'elle goûtera sans les

comprendre, et qu'elle suivra par instinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force sympathique des cœurs agira.... Oui, madame, elle m'aimera, et je serai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver. Vous pouvez me présenter à elle, et compter que, puisque l'intérêt de mon amour l'exige, je suis une statue, une vraie statue.... un marbre insensible.

LA FÉE.

Il n'est pas encore temps que vous paroissiez; j'aperçois Lucinde, retirez-vous vite, et passez par ce cabinet. Dans la conversation que nous allons avoir ensemble, je vais préparer les choses, et tâcher de les amener à votre satisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec son chien, il la caresse; ne pourrai-je pas aussi, si elle badine avec moi?...

LA FÉE.

Bon, voilà l'homme de marbre. (*Le faisant sortir.*) Sortez donc, nous verrons; sortez donc.

SCÈNE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre, en rêvant profondément.*

Ce n'est point une illusion.... ce n'est point un songe; il avoit la bouche collée sur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde?

LUCINDE.

Ah!... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche collée sur votre main? Eh qui?

LUCINDE.

Je ne sais. Il a disparu comme un éclair; mais il semble qu'en baisant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur ... Oui, depuis ce moment je ne suis plus la même; inquiète, rêveuse, je cherche... Eh quoi? je ne puis me l'expliquer. Il semble que je respire un autre air. Toute la nature me paroît plus riante, plus animée... Quelle union, quelle tendresse, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiseaux! Ils étoient sur une même branche; ils chantoient l'un à l'autre; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vus qu'à eux, et que nous n'avons point ensemble vous et moi. Quelques moments de silence succédoient à leur ramage; et ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec une ardeur.... Vous riez?

LA FÉE.

Sans doute : car enfin pour se répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh! croyez-vous aussi que votre clavecin ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, et sont sensibles aux doux accents de votre voix, lorsqu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prenez?

LUCINDE.

Belle comparaison! Ce sont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiseaux sont de pures machines, mais mieux organisées, parce que la nature, toujours plus industrieuse, toujours plus savante, et toujours supérieure à l'art, en a composé et arrangé elle-même les ressorts?

LUCINDE.

Répétez-le moi encore mille fois, ma bonne, et je n'en croirai rien. Un sentiment intérieur qui m'a saisie à la vue de ces deux oiseaux répugne à ce que vous me dites; car enfin, si j'avois pu les attraper, je les aurois caressés, baisés, flattés de la main; je les aurois mis ensemble dans mon appartement, et j'eusse été fort attentive à tous leurs besoins : au lieu qu'en vérité je n'ai jamais pensé à caresser ma viole ou mon clavecin, ni à regarder si ma guitare avoit froid ou chaud.

LA FÉE, *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*Haut.*) Lucinde, regardez ces statues; examinez-les bien, touchez-les; elles sont de marbre, et

vous ne croyez pas sans doute qu'elles soient sensibles : cependant je vais faire jouer certains ressorts qui produiront les mêmes mouvements que vous admirez dans vos oiseaux, et qui vous font croire qu'ils sentent et qu'ils pensent.

(La Fée touche de sa baguette trois statues : celle du milieu commence une entrée par des mouvements de surprise et d'admiration, et forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues, dont l'une tient un violon, et l'autre une flûte allemande : après la sarabande, tout l'orchestre en sourdine se joint à la flûte et au violon, et joue un air gai et coulé, sur lequel la statue s'anime par degrés, et danse ensuite un tambourin, par lequel l'entrée finit; pendant ce divertissement, Lucinde baisse les yeux, et paroît triste.)

Qu'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout à coup? Il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute; il confond et détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Ah! mes pauvres petits oiseaux! n'êtes-vous donc que des machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, et que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous trouver ensemble; le jour, sur une même branche, et la nuit au fond de quelque arbre creux. (*A la Fée.*) J'arrangeois ensuite dans ma tête une foule de réflexions. La nature, disois-je, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur

inspire une union si tendre. Elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, et il y a sans doute quelque être de mon espèce avec qui je suis destinée à vivre comme ces oiseaux vivent ensemble... Vous le savez, dites-le-moi, ma bonne, qui peut être venu me baiser la main tandis que je dormois?

LA FÉE, *riant.*

Je soupçonne.... un jeune homme dont je crois avoir aperçu les traces, et qui rôde depuis ce matin autour de ce palais. Il sera d'abord accouru à vous comme à un être de son espèce; mais vos regards, en vous éveillant, l'ont mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme!... Les hommes sont-ils aussi des machines?

LA FÉE.

Oui; mais plus parfaites et plus achevées que votre singe même, à qui vous croyez tant d'esprit. Leur couleur est ordinairement blanche, et ils ont la taille de ces statues. J'en avois autrefois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts, que je m'en suis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiseaux chantent, ces statues dansent, mon clavecin rend des sons, et ma pendule indique l'heure qu'il est: que font les hommes?

LA FÉE.

Ils sont divisés en plusieurs espèces. Ceux qu'on appelle guerriers, et qui plaisent le plus à l'appa-

rence, s'assemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchants, et de petits globes de fer où ils renferment du feu; ensuite ils se précipitent les uns sur les autres, s'égorgent, se taillent en pièces...

LUCINDE.

Cela est horrible! Oh! ce sont des machines, il n'y a point de raison à tout ce carnage-là. Cependant je ne serois pas fâchée de voir un homme, si je ne craignois sa fureur et sa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre; nous sommes femmes, tout fléchit devant nous; ces hommes si furieux entre eux, rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractère qui les adoucit; cet aimant les attache et les plie à tous nos mouvements; ils les imitent, et y sont asservis à peu près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure est la mienne.

LA FÉE.

Et cependant n'est pas vous. Les hommes aussi, sans être nous, deviennent d'autres nous-mêmes, se transforment dans nos sentiments et prennent toutes nos passions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui est venu me baiser la main tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il est peut-être encore autour de ce palais. Je vais le chercher avaut qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vite; j'attends votre retour avec impatience.

SCÈNE III.

LUCINDE, *seule*.

Elle rit.... de mon impatience, sans doute.... Elle a raison. Réellement, ma curiosité va jusqu'à l'émotion. Il me passe dans la tête des chimères et des illusions qui semblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien! un homme?... Oh! je veux... je veux jouer un air sur mon clavecin. (*Elle va à son clavecin et revient aussitôt.*) Je fais une réflexion. Je suis une étourdie; je devois accompagner Souveraine; elle auroit guetté de son côté, et moi du mien, et s'il avoit paru, nous nous serions doucement.... doucement rapprochées, et nous l'aurions pris. (*Elle retourne encore à son clavecin, et revient aussitôt.*) Quel cruel soupçon vient m'agiter! Pourquoi ne m'a-t-elle point proposé d'aller avec elle? car enfin nous nous serions aidées l'une l'autre : elle a dû le penser.... Quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis aperçue

qu'elle sourioit et ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, et me le cacher comme les autres?... Oh! ne soyons pas sa dupe; allons la joindre avant qu'elle ait le temps... (*Voulant sortir, elle aperçoit la Fée qui entre.*)

SCÈNE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE, *à la Fée.*

Ah! vous voilà? Eh bien! est-il pris?

LA FÉE.

Oui; et je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où est-il donc?

LA FÉE.

Il me suivoit.

LUCINDE.

Oh! vous l'aurez laissé échapper. (*Elle court au fond du théâtre, et aperçoit Alcindor.*) Ah!.... ma bonne!... mais... comment?... en vérité... oui....

LA FÉE, *la contrefaisant.*

Ah!.... ma bonne! .... mais.... comment?.... en verité.... oui.... Que voulez-vous dire?

LUCINDE.

Je ne sais; vous m'avez jeté un regard qui m'a tout-à-fait embarrassée.

LA FÉE.

Moi, je vous ai jeté un regard? Vous ne vous en seriez pas aperçue, vous n'ôtez pas la vue de dessus lui.

LUCINDE.

Il est aussi grand que moi : comme il me regarde! Ses yeux sont doux et gracieux. Oh! je suis persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent et se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques moments M. Charmant, et allons considérer un phénomène que je viens d'apercevoir au coucher du soleil.

LUCINDE.

Ma bonne! j'ai tant vu le soleil....

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène, et nous raisonnerons ensemble....

LUCINDE.

En vérité, madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, mademoiselle, restez avec votre Charmant; je ne veux point vous gêner; il faut espérer que cette fantaisie vous passera comme bien d'autres.

SCÈNE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE, *regardant sortir la Fée.*

Elle sort; tant mieux! sa présence m'embarrassoit. Son esprit est aujourd'hui monté sur un ton raisonnable qui m'ennuie beaucoup. (*Considérant Alcindor.*) Les beaux cheveux! Qu'il porte bien la tête! Sa taille est parfaite! Il semble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, et que des idées confuses lui traçoient il y a long-temps. (*Contrefaisant la Fée.*) Cette fantaisie vous passera comme bien d'autres! (*S'approchant d'Alcindor.*) Non, Charmant, je vous chérirai toujours. Fantaisie! quel terme! Il sembleroit encore que ce n'est que quelques oiseaux qui m'occupent. Ah! quelle différence! et que je la sens bien! (*Elle prend un tabouret et s'assied.*) Venez, Charmant.... Il vient! il se met à mes genoux! Oh! cela est trop aimable. (*Tandis qu'Alcindor est à ses genoux, elle le regarde, et lui attache au cou un ruban fort long et s'entortille le bras du reste.*) J'entends du bruit; se-

roit-ce déja Souveraine? (*Elle se lève et court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en lesse.*) Elle ne vient pas; je me trompois. Elle est attachée à considérer son nouveau phénomène. Puisse-t-elle y rester jusqu'à ce que j'aille la chercher! (*Elle va chercher un autre tabouret, le place auprès du sien, et fait signe à Alcindor de s'y asseoir.*) Charmant, placez-vous là... Comment!... Il ne veut pas s'asseoir : il se remet à mes genoux!... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé... Vous me charmez... Vous m'enchantez... Hélas! le plaisir que j'ai à le voir séduit ma raison; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre et me répondre... Je me plais dans cette illusion.... Je ne sais presque où je suis... je soupire... un trouble, un désordre agréable s'empare de mes sens et répand dans mon cœur une joie secrète... une agitation... une douceur qui, jusqu'à présent, m'a été inconnue... Donnez la main, Charmant... En vérité, le cœur lui bat comme à moi. (*Elle se lève.*)

ALCINDOR *dit à part, en se levant aussi, et allant à l'autre bord du théâtre.*

Je n'y puis plus tenir; cette situation est trop critique pour un amant.

SCÈNE VI.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LA FÉE, *à part, en entrant.*

Je reviens : j'ai peur que mon étourdi n'ait oublié qu'il doit être sourd, muet et insensible.

LUCINDE, *courant à la Fée.*

Ma bonne, accordez-moi une grâce.

LA FÉE.

Quelle grâce ?

LUCINDE.

Ah ! ma chère bonne ! animez Charmant. Faites qu'il puisse penser, me parler, m'entendre et me répondre.

LA FÉE.

Vous demandez l'impossible.

LUCINDE.

L'impossible, madame ?

LA FÉE.

Oui, l'impossible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me désespérez.

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amusent peuvent bien, par la liaison de leurs ressorts, imiter quelques-unes de nos actions ; mais que ces ressorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une pensée ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, madame, je vous entends; je pénètre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, madame, que vous êtes très savante; que vous voudriez que je devinsse une philosophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec qui raisonner, et que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que si nous pouvions nous entretenir ensemble, nous serions uniquement occupés du plaisir de nous voir et de nous aimer, et nous nous soucierions fort peu de nous rendre dignes de vos sublimes entretiens. Eh bien! madame, une juste colère me saisit; je vous déclare que je suis une ignorante, que je le serai toujours, que j'ai la science en horreur, et que je vais à l'instant briser et mettre en pièces tous ces instruments de philosophie, qui me paroissent des meubles très ridicules dans mon appartement.

SCÈNE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant sortir Lucinde.*

ADIEU les globes, les sphères et les mappemondes. Cet emportement n'est-il pas charmant?

LA FÉE.

Il est plaisant, du moins; elle est aussi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un sentiment tendre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, madame, que vous êtes arrivée fort à propos, je n'étois plus mon maître, j'allois parler.

LA FÉE.

Et l'oracle?

ALCINDOR.

L'oracle? J'avois la vue troublée, et ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé par ses beaux yeux, j'ai long-temps baissé les miens, je me mordois les lèvres, toute ma personne m'embarrassoit. Ah! madame, qu'une bouche et des yeux sont à charge, lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime!

LA FÉE.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque temps. Peut-être que les sentiments que Lucinde vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvements d'un caprice, et d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours....

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

LA FÉE.

Oui, mon fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours! Mais... mais... mais... madame, pensez-vous à la situation? Pensez-vous que dans son appartement, à la promenade, au fond d'un bosquet, Lucinde voudra m'avoir toujours avec elle; et que semblable au mouton chéri d'une bergère innocente, je serai caressé à tous les moments du jour? Et vous voulez.....

LA FÉE.

Je veux que le mouton soit sage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire souffrir un genre de tourment tout nouveau, et qui est en vérité trop au-dessus de mes forces.

LA FÉE.

Eh! comment font de jeunes filles qui pendant des mois entiers résistent à leur penchant, cachent leur amour, et paroissent non-seulement insensibles, mais même cruelles à un amant qui leur plaît?

ALCINDOR.

Oh! je ne suis ni fille ni statue, et je vais le déclarer à Lucinde.

LA FÉE.

De grâce, mon fils, différez encore quelques moments; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen; et ne risquez pas de vous découvrir mal à propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCÈNE VIII.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

Je viens de briser le zodiaque et les pôles, et de jeter par les fenêtres le globe de l'univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive!

LUCINDE.

Et vous bien cruelle! Vous dites quelquefois que vous m'aimez, et cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joie, et me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espèce qu'on appelle petits-maîtres, il est impossible de le faire penser, et de lui inspirer la raison; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jetera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet, et cela machinalement, comme tous ceux de son espèce.

LUCINDE.

Machinalement!

LA FÉE.

Il fera plus; il sifflera, fredonnera et chantera même certains airs et des paroles....

LUCINDE, *avec transport.*

Ah! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers; mais songez toujours que ces perroquets n'ont qu'un jargon, une suite de mots et de lieux communs qu'ils prononcent au hasard, et qu'ils répètent à presque toutes les femmes indifféremment, et comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déjà dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas, à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*Haut.*) Il faut préluder un moment, et l'exciter comme l'écho.

(*Elle chante.*)

Tout ce qui respire...

ALCINDOR *paroît ébranlé, ému, et comme un homme qui se réveille.*

(*Il chante.*)

Tout ce qui respire.....

LUCINDE.

Ah! ma bonne!

ALCINDOR *chante.*

Reconnoît l'empire
Du charmant Amour.

LUCINDE.

Le son de sa voix pénètre jusqu'au cœur.

ALCINDOR *chante.*

Je perds le souvenir d'un Oracle odieux...

LUCINDE.

Quel Oracle ? Que veut-il dire ?

LA FÉE.

Avez-vous déjà oublié que l'oiseau petit-maître répète au hasard sans sentiment et sans raison ce qu'il a entendu chanter ?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, madame, je l'avois presque oublié : mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien ?

LA FÉE.

Eh bien ?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus ?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente ; et je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet ? toujours mon perroquet ! Vous ne faites ces comparaisons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, mademoiselle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas ? Car enfin regardez-le, re-

gardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR, *bas à la Fée, qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, et le retient pendant cette scène.*

L'oracle est accompli, je veux répondre.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FÉE.

Il est vrai, croyez-moi, chassez-le de ces lieux et de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser ! chasser Charmant ! me priver de sa vue ! O ciel !

LA FÉE.

Eh bien ! qu'il reste donc ; et amusez-vous à lui apprendre des vers et des chansons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison, et je veux tout à l'heure lui donner la première leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom ? Lucinde !...

ALCINDOR.

Lucinde !

LUCINDE.

Ma chère Lucinde !

ALCINDOR.

Ma chère Lucinde !

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR, *se débarrassant de la Fée qui veut encore l'arrêter, et se jetant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde!.. ma charmante Lucinde!... que de choses à dire! et cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah! ma bonne, il parle tout seul : ce ne sont point là des chansons.

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, madame, à prolonger son erreur. L'oracle est accompli; et je puis enfin lui montrer toute la reconnoissance et tout l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre et reconnoissant? Pourquoi me le cachiez-vous?

ALCINDOR.

Forcé par un oracle funeste, il falloit que je parusse insensible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jetée, lorsque l'intérêt de mon amour m'en faisoit une nécessité?

LUCINDE.

Ah! puis-je vous la reprocher, lorsqu'elle n'a servi qu'à mieux faire éclater mes sentiments pour vous?

ALCINDOR.

Ma chère maîtresse!

LUCINDE.

Levez-vous.

LA FÉE.

Allons, mes enfants, l'oracle est accompli; qu'un heureux hymen vous unisse : je vais vous transporter au milieu d'un peuple dont la politesse, le goût et la gloire font l'émulation de toutes les autres nations. Après avoir été amant sourd, muet et insensible, soyez-y, Alcindor, époux empressé, tendre et complaisant: ce sera le contraste des mœurs du temps.

DIVERTISSEMENT.

Retenez bien, jeunes amants,
Ces règles infaillibles :
Si vous voulez être charmants,
Paroissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles :
Pour suivre ces sages décrets,
Il n'est pas besoin des apprêts
De la féerie et du miracle :
Soyez tendres, soyez discrets,
C'est le sens de l'Oracle.

Retenez bien, jeunes amants,
Ces règles infaillibles :
Si vous voulez être charmants,
Paroissez pendant quelque temps
Sourds, muets, insensibles :
De votre amour, de vos soupirs,
Au seul objet de vos désirs
Prodiguez le charmant spectacle ;
Joignez le mystère aux plaisirs,
C'est le sens de l'Oracle.

L'Amour vous tend, objets charmants,
Des pièges invisibles :
Pour fuir les perfides amants,
Paroissez à tous leurs serments
Sourds, muets, insensibles :
Mais après ces sages combats,
Aux cœurs tendres et délicats
N'opposez point d'injuste obstacle :
Éprouvez, ne rebutez pas,
C'est le sens de l'Oracle.

FIN DE L'ORACLE.

LES

MOEURS DU TEMPS,

COMÉDIE,

PAR SAURIN,

Représentée, pour la première fois, le 22 décembre 1760.

14.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, riche financier, père de Julie.
LA COMTESSE, sœur de Géronte.
JULIE.
CIDALISE.
LE MARQUIS.
DORANTE.
DUMONT, intendant du marquis.
FINETTE, suivante de la comtesse.
Une autre femme de la comtesse, } personnages muets.
Plusieurs laquais, }

La scène est dans la maison de campagne de Géronte, à quelque distance de Paris.

LES

MOEURS DU TEMPS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

Mais, madame, concevez-vous quelque chose à ce changement? Géronte m'amène à sa maison de campagne : il me laisse espérer qu'il me donnera Julie; et lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre pour mon amour.

CIDALISE.

M. le baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel.

DORANTE.

Je serois obligé de renoncer à Julie!.... On donne ici ce soir un grand bal masqué : il faut qu'à la faveur de ce bal je l'entretienne, et que je sache.... Je suis au désespoir.... Ah! ma chère Cidalise!

CIDALISE.

Plus j'y rêve et plus je m'y perds... Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris : vous n'avez

pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée. Je l'ai bien vu.

DORANTE.

Que dites-vous, madame? Ah! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

CIDALISE.

Il est bien question de cela! Croyez-vous que, pour épouser cet enfant-là, ce soit à elle qu'il importe de plaire?

DORANTE.

Eh! à qui donc, je vous prie?

CIDALISE.

A qui, monsieur? à son père; et bien plus encore, à la comtesse, sa tante, qui gouverne tout ici, et mène par le nez son bon-homme de frère.

DORANTE.

Eh! madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions....

CIDALISE, *l'interrompant.*

Politesses.... attentions.... Cela suffit-il pour plaire aux gens? Ne savez-vous pas qu'il faut encore entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs ridicules, caresser leurs travers? Je vous avois pourtant bien mis au fait. Je vous avois dit que le père de Julie, riche financier, faute d'esprit, se piquoit de bon sens, qu'il se miroit sans cesse dans son opulence, et croyoit qu'un millionnaire étoit le premier homme du monde; et hier, devant lui, je vous vois avancer la belle thèse que le mérite et les talents sont préférables à la ri-

chesse, et vous lui soutenez en face cette absurdité. Est-ce là se conduire ?

DORANTE.

Mais, madame, le contraire est si révoltant que....

CIDALISE, *l'interrompant.*

Bon! révoltant... On le sait bien; mais est-ce là une raison?

DORANTE.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je pense.

CIDALISE.

Eh! dans quel monde avez-vous donc vécu? cela s'apprend tout seul. Autre tort. M. Géronte, sans faire cas des talents, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés. C'est son Barême, en fait d'esprit, qui lui fournit des jugements tout faits, et le met en état de parler à tort et à travers de tout ce qui paroît.

DORANTE.

Quoi! ce petit monsieur qui donne ses décisions pour des oracles?

CIDALISE.

Il est celui de M. Géronte, qu'il a pris pour le héros de ses vers. On vous les montre, ces vers, qui de M. Géronte ne font pas moins qu'un grand homme, un homme d'État, et vous n'applaudissez pas de toutes vos forces!

DORANTE.

J'ai eu l'honnêteté de ne rien dire.

CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la comtesse.

DORANTE.

En quoi donc?

CIDALISE.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un homme de qualité, qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire, et surtout à médire de monsieur son frère, qu'elle traite de petit bourgeois; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frère, qui cependant a pour elle un respect imbécile, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux. Un autre que vous seroit parti de là pour renchérir sur les médisances de la comtesse, ou du moins il y auroit applaudi. Point du tout, vous osez la contredire; vous faites le bon-homme, vous défendez contre elle toute la terre. Il n'y a pas jusqu'à son frère, dont vous vous établissez le protecteur; et ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frère, les gens de mérite et à talents, vous défendez, vis-à-vis de la sœur, les gens de finance.

DORANTE.

Mais c'est que j'en connois de très estimables, et que du ridicule de quelques-uns, il n'en faut point faire le ridicule de tous. Aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer. Une infinité de sots par nature se font méchants par air. S'il faut médire

pour plaire à la comtesse, je suis son serviteur; je croirois manquer à la probité.

CIDALISE.

Oh! la probité! si c'étoit y manquer que de médire, et même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en auroit point du nôtre. On ne peut pas toujours jouer, monsieur. A quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent?

DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, madame; mais tourner en ridicule son frère, ses meilleurs amis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

De qui dira-t-on du mal? De ceux qu'on ne connoit pas?

DORANTE.

Fort bien; mais...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Voyez le marquis, votre cousin : peut-on mieux prendre qu'il l'a fait le ton de ces gens-ci? Il est vrai qu'il est homme de cour. Est-il avec la comtesse? le mal qu'il dit du frère assaisonne les louanges qu'il donne à la sœur. Il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste, magnifique et mesquin à la fois; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec M. Géronte? « Voilà une bonne « tête, dit-il en lui frappant sur l'épaule.... Vous « ne vous êtes pas amusé à la bagatelle; vous avez « fait votre chemin. Qu'est-ce que tout l'esprit du

« monde au prix de ce bon sens-là? Ma foi! près « de vous et de vos semblables, tous nos préten- « dus esprits ne sont que des sots. Les gens comme « vous, ajoute-t-il, sont bien nécessaires à un « État : ils en sont le soutien et la ressource. » Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de province; car c'est ainsi qu'il vous nomme.

DORANTE.

Eh! quel peut être son objet? Le marquis vous aime; il a le bonheur de vous plaire; votre mariage est presque conclu.

CIDALISE.

Ah! Dorante, vous me voyez outrée contre lui; et je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause.

DORANTE.

Lui, madame?.... Le marquis? Il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui-même? s'il avoit des desseins sur Julie? Non qu'il en soit amoureux; mais ce mariage rétabliroit ses affaires et paieroit ses dettes. Ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci.

DORANTE.

Vous penseriez....

CIDALISE, *l'interrompant.*

Je vous ai dit que la comtesse avoit tout pouvoir sur son frère. Si, par hasard, il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissements, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bon-homme.

DORANTE.

Eh bien, madame?

CIDALISE.

Eh bien! monsieur, je soupçonne que la comtesse, pour m'enlever le marquis, lui fait épouser sa nièce. La comtesse n'est pas délicate.

DORANTE.

Quoi! cette femme qui vous accable d'amitiés?..

CIDALISE, *l'interrompant.*

J'en ai été quelque temps la dupe; mais je suis à présent convaincue qu'elle ne m'a fait des avances et qu'elle ne m'a engagée à venir ici avec elle, que pour approcher d'elle le marquis. Mettez-vous bien dans la tête, baron, que les femmes ne s'aiment guère, et qu'en particulier la comtesse me hait.

DORANTE.

Mais ce marquis, madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractère? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas?

CIDALISE.

Ah! Dorante, que n'en puis-je douter? Vous avouerai-je ma foiblesse? Je regrette l'aveuglement

où j'étois au commencement de ma passion pour lui. Persuadée qu'il m'aimoit, séduite par l'élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paroissoient que des grâces. Je suis presque sûre que, si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse. Mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre. Je crois quelquefois y être parvenue. Il paroît; toutes ces idées s'effacent : mes réflexions s'évanouissent; je ne sens plus que mon amour pour lui... Je suis désespérée!

DORANTE.

Ah! madame, vous surmonterez votre passion, je vous le prédis, et le marquis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe!... Le bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le marquis et la comtesse croient que, dans une heure, je pars pour Paris. Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas du moins assuré du cœur de Julie?

DORANTE.

Je ne sais : ma sotte timidité...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Votre timidité, Dorante?... Tenez, monsieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; et, avec cela, le moindre fat est fait pour vous éclipser. Votre timidité? Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode. Une chose me rassure : Julie sort du couvent; c'est la nature encore dans toute sa

simplicité. (*Voyant arriver Julie.*) Mais je la vois qui vient vers nous. Elle a un livre à la main et rêve profondément. Tenez-vous un peu à l'écart.

(*Dorante s'éloigne un peu.*)

SCÈNE II.

JULIE, CIDALISE, DORANTE *à l'écart.*

(Julie arrive en rêvant, tenant un livre qu'elle regarde avec des yeux distraits, et elle vient se heurter contre Cidalise.)

JULIE, *avec étonnement.*

Ah!... Quoi! madame, c'est vous?

CIDALISE.

Oui, ma chère enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avois, en vérité, pas vue, madame.

CIDALISE.

Je le crois bien, vous rêviez si profondément! et je gagerois bien que ce n'étoit pas votre livre qui vous faisoit rêver.

JULIE.

Mon livre? Je ne l'ai pas ouvert. J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh bien! ma chère Julie, sans savoir quel livre c'est, je vous dirois bien, moi, de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

JULIE.

Eh! de quoi donc, madame?

CIDALISE.

Oh! de quoi? De la seule chose qui occupe les filles de votre âge. L'on ne voit, l'on n'entend qu'elle. On ne lit qu'elle : on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche; ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cesse.

JULIE.

Je ne vous entends pas, madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas?

JULIE.

Eh! mais... tenez, madame... c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez... vous avez un certain regard malin!

CIDALISE.

Et vous un certain regard tendre!... et je lis dans ce regard.

JULIE, *vivement.*

Mais qu'y lisez-vous donc, madame?

CIDALISE.

J'y lis, mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous fait rêver.

JULIE.

Je rêvois au marquis, madame.

CIDALISE, *vivement.*

Au marquis? Vous plairoit-il, mademoiselle?

JULIE.

Oh! non... il se plaît tant à lui-même; mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui. « C'est, m'a-t-elle

« dit, un homme qui n'épousera point sa femme « pour l'aimer, et qui lui laissera toute la liberté « qui convient... » Je ne sais ce que ma tante veut dire. Qu'est-ce qu'épouser pour ne point aimer? Je n'entends point cela. Ma tante et moi, nous nous servons de la même langue, et la plupart du temps je ne l'entends pas. D'où vient cela, madame? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce monsieur le marquis; et voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

CIDALISE, *à part.*

Mes soupçons étoient fondés.... (*A Julie.*) Eh! quel est votre dessein?

IULIE.

Mais, vous-même, madame, vous êtes mon amie; que me conseillez-vous?

CIDALISE.

Mais, mademoiselle, c'est selon. Si, par exemple, vous vouliez suivre la mode?

JULIE.

La mode?.... Je sais bien qu'il y en a une pour se coiffer, pour s'habiller; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer? est-ce que le cœur suit la mode?

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode; mais la mode est de se passer du cœur.

IULIE.

Oh bien! cette mode-là ne me vaut rien. Je sens que j'ai un cœur, moi.

CIDALISE.

Oui, fort bien.... Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre.... Hein?... Cet autre cœur ne seroit-il pas celui de Dorante?... Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous?

JULIE.

Je ne sais, madame; mais, quand je le vois... je sens un trouble secret.... Je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir.... J'ai du plaisir à le voir.... et si je n'ose le regarder.... Est-on comme cela quand on aime? Oh! madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas comme le marquis, pour ne pas m'aimer.

SCÈNE III.

DORANTE, CIDALISE, JULIE.

DORANTE, *à Julie, en se jetant à ses pieds.*

Non, belle Julie; ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds.

JULIE, *à part.*

Ah ciel!... *(A Dorante.)* Quoi! vous nous écoutiez, Dorante?... *(A Cidalise.)* Quoi! madame, c'est vous?...

CIDALISE, *l'interrompant ironiquement et gaîment.*

Je vous ai joué là un tour bien sanglant!... *(A Dorante.)* Faites ma paix avec mademoiselle, Dorante.

(Elle sort, et Dorante se relève.)

SCÈNE IV.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

PARDONNEZ, mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentiments. Le véritable amour est toujours rempli de crainte. Le mien n'a jamais osé s'expliquer qu'il n'ait été certain de ne pas vous déplaire.... Ah! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour et de reconnoissance!

JULIE.

De la reconnoissance? Vous ne m'en devez point, Dorante. Si je vous aime, je n'y ai point eu de part; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, *se jetant de nouveau à ses pieds.*

Ah! cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonhéur.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DORANTE, JULIE.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

COURAGE! mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal?

JULIE, *à part, faisant un cri, et se retirant.*

Ah!...

SCÈNE VI.

DORANTE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Vous voyez, marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes. J'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie; mais son père m'a parlé ce matin d'une façon tout-à-fait propre à m'alarmer. D'où naît ce changement? La comtesse n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frère; vous avez tout crédit sur elle, et vous m'avez promis de me servir. D'où peut naître, encore un coup, ce changement qui me désespère?

LE MARQUIS.

Oh! oh! baron, tu prends un ton bien sérieux. Il faut que tu sois furieusement épris de la petite personne!

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer. Julie est à mes yeux un trésor inestimable; et prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

« Trésor inestimable! t'arracher la vie! » Voilà de grands mots! et ce ton pathétique que tu y joins.... Sais-tu qu'avec le titre suranné de baron tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait gothique, et qu'il n'y a pas jus-

qu'aux *espèces* qui te trouveront très ridicule? Je te le dis en ami, mon pauvre baron, très ridicule.

DORANTE.

Eh! par quelle raison, je vous prie? Quoi donc! l'amour....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

« L'amour! l'amour! » Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc, une fois pour toutes, mon petit parent de province, apprends donc les usages de ce pays-ci. On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

DORANTE.

Apprenez vous-même, monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables, dont Molière, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

LE MARQUIS.

Eh mais! ton vieux Molière, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses pièces?

DORANTE.

Oh! non; car du bon, du vrai comique, la mode en est passée. Le rire est devenu bourgeois. On raille, on persifle; mais on ne rit point.

LE MARQUIS.

Mais, parbleu! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste baronnie pour nous montrer à vivre! Je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas là le moyen de réus-

sir, surtout auprès de la comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse.

DORANTE.

Oh! oui, c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, et qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis : une femme charmante.

DORANTE.

A la bonne heure, marquis; mais je serois bien fâché que Julie le fût ainsi, et qu'elle eût, surtout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller. Hier un grand cavagnole; aujourd'hui un bal masqué.

LE MARQUIS.

Eh! que t'importe, mon triste baron?

DORANTE.

Comment! que m'importe?

LE MARQUIS.

Eh! mais, oui : on ne s'en gêne point. La femme aime à veiller? Eh bien! le mari va se coucher. Il se trouve toujours quelqu'un de poli qui empêche la femme d'être seule et de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, marquis; vous êtes à la cour, et vous avez le ton excellent. Pour moi, qui renonce à l'un et à l'autre, j'espère que si ma femme avoit ce travers, je saurois lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme!... Eh bien! voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point.

DORANTE.

Laissons ce persifflage, et revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car avec vous autres gens légers et brillants, qui vous en piquez, du moins, on ne peut rien suivre. Répondez-moi nettement. Voulez-vous me servir? Dois-je compter sur vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais.... assurément.... sans doute.

DORANTE.

Vous dites cela d'un air....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Veux-tu que je me donne au diable?

DORANTE.

Non.... Mais on prétend que j'ai un rival.... Si vous le connoissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire, de ma part, qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime; et qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez, monsieur le marquis.... sans adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

A la bonne heure, baron.... Mais je commencerai toujours par épouser, moi... Ils sont excellents, ces messieurs de province! Parbleu! mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi, j'ai des dettes... (*Apercevant M. Dumont.*) Si je l'avois oublié, voilà un homme qui m'en feroit souvenir; mons Dumont, mon intendant: un fripon qui me vend, au poids de l'or, mon propre argent, et qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires. J'aimerois presque autant avoir un honnête homme.

SCÈNE VIII.

M. DUMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien! monsieur, aurai-je de l'argent?

M. DUMONT.

Oui, monsieur le marquis, vous en aurez; mais....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! vous êtes un homme charmant, adorable.

M. DUMONT, *tirant de sa poche un papier et le lui présentant.*

Il faut auparavant signer ce papier. C'est une délégation sur....

LE MARQUIS, *l'interrompant en prenant le papier, et en allant sur un bureau le signer sans le lire.*

Fort bien, fort bien!

M. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête homme, m'empêcher de dire à monsieur le marquis qu'il se ruine, et que, s'il ne met ordre à ses affaires....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah! monsieur l'honnête homme, volez-moi, pillez-moi; cela est dans l'ordre : mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances. Je ne vous en fais pas, moi; et je crois cependant que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous, mons Dumont.

M. DUMONT.

Monsieur le marquis plaisante; mais on a une conscience, et....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Une conscience? Là, regardez-moi sans rire, si vous le pouvez, mons Dumont. La conscience d'un intendant!

M. DUMONT.

Eh! mais... chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh çà, monsieur l'intendant, mettez la main sur la vôtre, puisque vous en avez une, et convenez franchement que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires...... Mais, parbleu! laissez-moi, du moins, la satisfaction de me ruiner gaiement, et sans y penser.

M. DUMONT.

Ma foi! monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers.

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires?

M. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauds-là?

M. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience : ce seroient des plaintes perdues; mais ils refusent tout net de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie?... Il me semble que c'est assez bien s'exécuter.

M. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Et si j'épousois la fille de ce logis, la petite Julie? Hein?

M. DUMONT.

Quoi! monsieur le marquis....?

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Motus! La chose n'est pas encore sûre, et, jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire.... Je veux, à tout évènement, ménager Cidalise..... (*Il tire sa montre.*) Il est près de cinq heures : il doit

être jour chez la comtesse.... Bon jour, M. Dumont, dites à mes créanciers que, s'ils me fâchent, je resterai garçon.

(M. Dumont sort.)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, *en peignoir, suivie de trois laquais,* LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au marquis.*

AH! vous voilà, marquis?... *(A deux de ses laquais.)* Tenez, vous autres, apportez ici ma toilette.... *(Au troisième laquais.)* Et vous, Comtois, faites descendre mes femmes. Il fait dans ma chambre une fumée odieuse; et je vais me coiffer ici pour le bal.

(Les trois laquais sortent.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

ENFIN, cet éternel baron, en sommes-nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi, madame, je n'en sais trop rien. Ces petits provinciaux ont un amour bien tenace. Il m'a tenu tantôt des propos que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

SCÈNE XI.

DEUX LAQUAIS, *apportant la toilette de la comtesse;* LA COMTESSE, LE MARQUIS.

(Les deux laquais placent la toilette, et puis se retirent.)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Franchement, marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit cousin. Ma nièce eût été très malheureuse avec lui : c'est un homme qui aimera sa femme à la désespérer.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore : c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré.

LA COMTESSE.

Ma nièce ne voudroit-elle pas aussi avoir un mari qui l'adorât? C'est un enfant; cela ne sait pas encore les usages. Vous les lui apprendrez, marquis. N'allez pas l'aimer, au moins?

LE MARQUIS.

Quelle folie!

LA COMTESSE.

Oh! je sais bien à qui je la donne. Le bonhomme de père fait des difficultés; mais on saura le réduire. Avouez, marquis, que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise? J'en suis comblée!

A propos, elle nous quitte, la divine Cidalise. Elle part dans un moment pour Paris. Mais, dites donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode? Qu'y trouviez-vous donc tous de si ravissant?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes.

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des grâces : ce ne sont que des mines; je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Une femme qui joue le sentiment, comme si l'on y croyoit encore; qui, à titre de bégueule respectable, ennuie tout le monde de ses tristes moralités, et fait un étalage de vertu.... dont on n'est point la dupe.

LE MARQUIS.

Ah! pour cet article, comtesse....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais vous la défendez cruellement, monsieur?

SCÈNE XIII.

CIDALISE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

BONJOUR, reine! Tenez, nous parlions de vous, le marquis et moi, et nous en disions bien du mal.

LE MARQUIS, *à Cidalise.*

Oui, beaucoup.

CIDALISE, *d'un ton à demi sérieux.*

Écoutez, je vous en crois, tous deux, fort capables.

LE MARQUIS, *se récriant.*

Ah!

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Quelle folie!

CIDALISE.

Oh! oui, très capables.

SCÈNE XIV.

FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE, *qui lui apporte un domino;* LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS.

CIDALISE, *à la comtesse, en jetant les yeux sur le domino, qu'on étale sur une chaise, près de la toilette.*

Vous avez là un joli domino?

LA COMTESSE.

Trouvez-vous?

CIDALISE.

Charmant! Oh! çà, je vous demande pardon, madame; mais je ne puis m'arrêter. Mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi! sans s'asseoir?.... nous quitter si vite?.... Mais j'en suis furieuse!

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Et ce pauvre marquis, que voulez-vous qu'il devienne?

CIDALISE.

Je le laisse avec vous, madame; il n'est pas à plaindre.

LA COMTESSE.

Oh! de la jalousie!... moi qui suis votre amie?

CIDALISE.

Je reconnois votre amitié, madame.

LA COMTESSE.

Vous devez y compter, au moins; vous le devez.

CIDALISE.

J'y compte aussi comme je le dois, madame.... Laissez-moi aller, de grâce.

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez?

CIDALISE.

Je vous en prie. (*A part.*) Les voilà bien dans l'erreur. Allons vite nous habiller pour le bal.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au marquis.*

VOILÀ une petite personne bien complètement ridicule! Vous êtes tout honteux de ce bel attachement, marquis?

LE MARQUIS.

Moi! point. Elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Cela vous excuse, j'en conviens. (*Voyant entrer Géronte.*) Mais, voici le père de Julie. Laissez-moi avec lui; je vais le mettre à la raison. Vous rentrerez dans quelques instants.

(*Le marquis sort et salue Géronte, qui entre.*)

SCÈNE XVI.

GÉRONTE, LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Géronte, en se mettant à sa toilette.*

EH bien! monsieur, tout est-il prêt pour le bal?

GÉRONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j'ose m'en vanter. Je ne vous parle point de la dé-

pense; mais, en vérité, ma sœur, je voudrois bien que, pour l'intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigants. Dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit, pour dormir tout le jour? Est-ce que le plaisir d'un beau soleil....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Eh! fi! monsieur, c'est un plaisir ignoble. Le soleil n'est fait que pour le peuple.

GÉRONTE.

Ma sœur, j'ai lu quelque part qu'il n'y a de vrais plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfants de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais, voilà qui est bien écrit, au moins! Vous lisez donc quelquefois, monsieur? Vraiment, j'en suis ravie! Je croyois votre bibliothèque un meuble de parade... Oh! vous feriez mieux de consulter les gens de goût : le marquis, par exemple. Il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat; qu'il faut à la beauté un jour plus doux; qu'une jolie femme l'est surtout aux lumières, et qu'elle doit, comme les étoiles, disparoître au lever du soleil.

GÉRONTE.

Mais je connois des femmes qui...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui, des espèces. La petite Bélise, par exem-

ple, chez qui nous soupâmes dernièrement. Je fus obligée d'en sortir à minuit et d'aller, avec le marquis, chercher quelque endroit où passer la soirée.

GÉRONTE.

Oh! il a comme vous la fureur de veiller, le marquis. Je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Dorante?

GÉRONTE.

Je sais, comme vous, qu'il a des façons de penser très extraordinaires, et qu'il soutient des thèses..

LA COMTESSE, *l'interrompant, plus ironiquement encore.*

Dorante, monsieur?

GÉRONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Dorante!

GÉRONTE.

J'avoue....

LA COMTESSE, *l'interrompant, d'un ton imposant.*

Allez, allez, monsieur, vous n'y pensez pas.

GÉRONTE.

Votre marquis n'a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom et un régiment; bien venu partout. Appelez-vous cela rien?

GÉRONTE.

A peu près. Tout cela, bien additionné, ne fait souvent, en somme, que de la fatuité et des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, monsieur, le mérite de la naissance....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

L'argent, morbleu! l'argent; voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte. Dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

Ah! fi, l'horreur!

GÉRONTE.

Mon dieu, ma sœur, parce que vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentiments: je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

On voit cependant qu'au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

Parce que nous sommes des sots. Cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE, *d'un air imposant.*

Laissons cela, monsieur, et revenons au mar-

quis. C'est un homme qui vous convient pour gendre.

GÉRONTE.

Mais....

LA COMTESSE, *l'interrompant, en bâillant.*

Oh! çà, monsieur, allez-vous me donner mes vapeurs? Vous êtes d'une contradiction....

GÉRONTE, *l'interrompant, à son tour.*

Non, non, ma sœur, non.

LA COMTESSE.

Ah! vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité.... Ce sont des cheveux que mes nerfs, et vous avez la cruauté....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Pardon! ma sœur, voilà qui est fait; le marquis sera mon gendre.... Il faudroit pourtant savoir si ma fille....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Votre fille, monsieur, est d'un âge où l'on ne connoît ni soi, ni les autres.

GÉRONTE.

On pourroit....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Le marquis est en passe de tout. Il y a même un duché dans sa maison, et qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien flatteur, pour vous, que votre fille eût le tabouret?

GÉRONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs, quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi!

LA COMTESSE.

Ailleurs!.. En vérité, monsieur, vous vous servez de termes....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bon! n'allez-vous pas me chicaner sur un mot?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie.

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, GÉRONTE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au marquis, en l'apercevant rentrer.*

Ah! monsieur le marquis, vous venez à propos Voici le père de Julie, qui agrée votre recherche, et s'en tient fort honoré.

GÉRONTE, *au marquis.*

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, monsieur, qui....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! des compliments! de l'ennui!.. (*A Géronte.*) Allez, monsieur, allez présenter monsieur le marquis à Julie; cela vaudra mieux que tous les compliments du monde.

(*Géronte sort, et emmène le marquis.*)

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Finette.*

Ces petits bourgeois ont des idées bien étranges !... Mais, parlons de quelque chose qui soit plus agréable.... Ne le trouves-tu pas charmant, Finette ?

FINETTE.

Qui, madame ?

LA COMTESSE.

Le marquis.... Mais c'est un homme unique !

FINETTE.

Je vois, madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire.

LA COMTESSE.

Assurément.... (*Tout en causant, la toilette va son train.*) Voilà une boucle qui tombe : relevez-la.... Son air m'enchante, son ton, ses manières C'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur.

FINETTE.

Ma foi ! madame, je n'entends rien à cet honneur-là. Il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes dames. Quant au marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit. Il vous plaît ; et je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie ! comme vous mettez cette plume !... Eh ! qu'en dit-on, je vous prie, mademoiselle ? Parlez ; je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, madame, on dit que ce n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela ?... Vous m'assommez la tête... Va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette ont été inventés par l'envie pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que, de son côté, avec de l'esprit et des grâces, toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi ! madame ?...

LA COMTESSE, *l'interrompant, en minaudant devant son miroir.*

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que d'être entourée d'une foule d'adorateurs dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard ? Une coquette est la reine du monde : d'un coup d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité, et sans le cœur, madame....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Tu lis de vieux romans, ma pauvre Finette?

FINETTE.

Mais vous aimez le marquis?

LA COMTESSE.

Dis que je l'enlève à la divine Cidalise.

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie? Mais si elle vengeoit Cidalise? si Julie alloit plaire au marquis?

LA COMTESSE, *en se donnant des grâces.*

Julie? un enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un?

FINETTE.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle. Sans songer à plaire, Julie se montre et plaît. On ne peut disconvenir qu'elle soit charmante?

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Charmant?.. Donnez-moi d'autre rouge: celui-là est pâle comme la mort.

FINETTE.

Elle a les plus beaux yeux du monde.

LA COMTESSE, *en mettant du rouge.*

De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche?

LA COMTESSE.

Trop petite.

FINETTE.

Le teint?

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade.

FINETTE.

Tous les traits?

LA COMTESSE.

Sont bien, si l'on veut; mais l'ensemble!

FINETTE.

Un caractère naïf et vrai!

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout.

SCÈNE XIX.

JULIE, *en habit de bal;* LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

AH! vous voilà, Julie? Vous venez me faire voir votre habit de bal?... Fort bien!... Il vous sied à merveille!... (*A part.*) Quel air gauche!

JULIE.

Oh! je vous assure, ma tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe.

LA COMTESSE, *à part.*

Sa tante!.. (*A Julie.*) Eh! qu'y a-t-il, mademoiselle, de plus digne de vous occuper? La parure met nos charmes en valeur. On n'y peut employer trop d'art et de soins.

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer? On veut que je renonce à Dorante. Mon père me donne au marquis. Il vient de me le déclarer et de me présenter à ce marquis, qui m'a parlé d'un ton!.. d'un air!.. En vérité, ma tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grâce à mon père et à moi.

LA COMTESSE.

Au moins, mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur. Avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentiments; et c'est bien en manquer que de dédaigner, par orgueil, des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées, mademoiselle; ignorance des choses du monde. C'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le marquis en état de figurer suivant son rang. Il vous met, lui, à portée de briller dans une sphère qui n'étoit pas faite pour vous. Vous serez présentée; vous irez à la cour : voilà l'essentiel.

JULIE.

L'essentiel c'est de s'aimer, ma tante.

LA COMTESSE.

Fi donc! mademoiselle; pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, et de vivre à la cour. Est-ce qu'en y songeant seulement

le cœur ne vous bat pas de joie ?... (*A Finette, en se levant de sa toilette.*) Allons, Finette, venez me passer mon domino.

(*Elle sort avec Finette et son autre femme.*)

SCÈNE XX.

JULIE, *seule.*

MA tante a beau dire ; être femme de qualité, vivre à la cour, cela n'est point le bonheur..... « Est-ce que le cœur ne vous bat pas de joie ? » dit-elle. Comme s'il y avoit là quelque chose pour le cœur !...

SCÈNE XXI.

DORANTE, *en domino, et masqué* ; JULIE.

JULIE, *à part, en voyant entrer un masque qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*

MAIS, qui est ce masque ?... (*Reconnoissant Dorante, qui ôte son masque.*) Ah ! c'est vous, Dorante.... (*A part.*) C'est à présent que le cœur me bat... (*A Dorante, qu'elle voit en colère.*) Qui cherchez-vous donc, avec cet air furieux ?

DORANTE.

Qui je cherche, mademoiselle ?... On vous donne au marquis, et j'ai un compliment à lui faire.... Ah ! Julie, je n'espère qu'en vous. Je meurs si vous m'abandonnez !

JULIE.

Calmez-vous, Dorante; vous me faites trembler.

DORANTE.

Ah! mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime; c'est le vôtre. Si ce mariage faisoit votre bonheur, je saurois vous perdre et mourir; mais vous voir indignement sacrifiée?... Non!

JULIE.

Tranquillisez-vous, encore une fois, et soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au marquis. Je me jeterai aux pieds de mon père. Il m'aime.... (*Entendant venir quelqu'un.*) Mais on vient, modérez-vous, de grâce, et rentrons dans la salle du bal concerter ensemble nos mesures.

(*Elle sort avec Dorante.*)

SCÈNE XXII.

GÉRONTE, *seul.*

Ce marquis ne plaît pas à ma fille.... Je crains bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sottise.... C'est une chose singulière que les femmes, et cet ascendant qu'elles prennent sur nous. N'ont-elles rien de bon à nous répondre? elles se mettent à pleurer. On tient bon; elles sanglottent.... Si on ne se rend pas, ce sont des évanouissements, des vapeurs! On a beau avoir raison, et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, et faire

ce qu'elles ont résolu... Après tout, le marquis est un homme de cour; ma fille sera présentée : elle peut avoir un jour le tabouret... Cela est bien flatteur... Oui; la comtesse le dit, et il faut bien que cela soit, puisque la plupart de mes confrères marient ainsi leurs filles.... (*Écoutant.*) J'entends les violons.... Actuellement le bal est en train.... Ma foi! c'est un plaisir bien fou... Mettons-nous dans un coin, et dormons, de notre mieux, sur ce sopha.

(*Il se jette, dans un coin, sur un sopha.*)

SCÈNE XXIII.

CIDALISE, *en domino, et tenant son masque à la main;* GÉRONTE, *sur le sopha.*

CIDALISE, *à part.*

Le marquis me suit. Il me croit à Paris. J'ai le même domino que la comtesse. Il me prend pour elle. Sachons s'il me trahit.

(*Elle met son masque.*)

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, CIDALISE, GÉRONTE *sur le sopha.*

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend pour la comtesse.*

Je vous cherchois, comtesse. Je viens de voir Julie avec un masque qui ressemble fort à Do-

rante. J'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée.

CIDALISE, *contrefaisant la voix de la comtesse.*

Que vous importe ?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise point au cœur de Julie. C'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je lui donne mon nom et ma livrée ; car vous jugez bien qu'il n'y aura que cela de commun entre elle et moi. Quant au beau-père, c'est un intendant que je prends, et un intendant d'espèce nouvelle.

GÉRONTE, *à part, sur le sopha.*

Un intendant ?... Oui-dà ! Écoutons.

(Il feint de dormir, et écoute.)

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend toujours pour la comtesse.*

D'ordinaire, nos intendants nous ruinent ; et je compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci... mais....

CIDALISE, *à part.*

Ne me voilà que trop bien éclaircie. Le traître !

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

CIDALISE.

Eh bien ! mais ?...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait. Géronte n'a consenti qu'avec peine ; et je crains que Dorante et Julie ne fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez, vous-même, quelque chose qui vous arrête, et que Cidalise vous tient encore au cœur?

LE MARQUIS.

Cidalise!. . Ah! vous plaisantez, comtesse?

CIDALISE.

Non. Toute sa rivale que je suis, je l'estime, et....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh! parbleu! comtesse, encore un coup, vous voulez rire? Une petite minaudière, qui a la prétention du sentiment, de l'affectation au lieu de grâces, du jargon au lieu d'esprit. Vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt, et combien, vous et moi, l'avons chamarrée de ridicules?

CIDALISE, *à part.*

L'abominable homme! Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, *à part, reconnoissant Cidalise.*

C'est la voix de Cidalise, ô ciel!... Tâchons de nous retourner.

CIDALISE.

Mais cependant elle s'attendoit à recevoir votre main, et vous devez du moins vous faire quelque reproche de l'avoir trompée.

LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus longtemps. Belle Cidalise, cessez de feindre; je vous ai reconnue d'abord.

CIDALISE.

Quoi! monsieur le marquis?...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, madame. Pour vous punir de votre méfiance, j'ai feint de vous prendre pour la comtesse; mais quelle différence! Elle a bien quelque chose de votre taille et de votre voix; mais cette grâce toute particulière, mais cette façon noble de se présenter....

(*En ce moment, la comtesse arrive, masquée et avec un domino pareil à celui de Cidalise, et elle s'approche doucement d'elle et du marquis.*)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, GÉRONTE, *sur le sopha.*

CIDALISE, *à part, en apercevant entrer la comtesse.*

Bon! voilà la comtesse. Le hasard est heureux. (*Au marquis.*) On ne peut nier, monsieur le marquis, que la comtesse n'ait des charmes?

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut, tout au plus, se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, *à part.*

Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE, *au marquis, en le faisant regarder du côté opposé à celui par lequel la comtesse est entrée.*

N'ai-je pas entendu quelque bruit?

(Le marquis regarde au fond du théâtre, et pendant ce temps-là Cidalise substitue la comtesse à sa place, puis elle se cache derrière le marquis.)

CIDALISE, *bas, à la comtesse.*

A vous le dé, comtesse.

LE MARQUIS, *se retournant, à la comtesse, qu'il prend pour Cidalise.*

Il n'y a personne. Que disiez-vous de la comtesse?

LA COMTESSE, *contrefaisant la voix de Cidalise.*

Mais, je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parce qu'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit?

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas. Pour moi, je n'ai vu à la comtesse que des airs et des prétentions. Joignez-y le ridicule de traiter Géronte de petit bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frère, et ses vapeurs de commande, que ce benêt de frère prend pour bonnes.

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Je n'y puis plus tenir.

LE MARQUIS, *à part et étonné.*

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes.

CIDALISE, *au marquis, en passant de l'autre côté et en le tirant par la manche.*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithète de ma part; mais je m'en tiens au mépris.

GÉRONTE, *se levant de dessus le sopha et s'avançant, au marquis.*

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu, trouvez bon, monsieur le marquis, que je me joigne à ces dames, et que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre intendant. Je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous.

SCÈNE XXVI.

JULIE, DORANTE, LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, GÉRONTE.

JULIE, *à Géronte, en se jetant à ses pieds avec Dorante.*

Souffrez, mon père, que Dorante et moi nous embrassions vos genoux.

GÉRONTE, *la relevant, ainsi que Dorante.*

Levez-vous, ma fille. (*A Dorante.*) Embrassez-moi, Dorante. Vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, *en se retirant.*

Monsieur.... je vous baise les mains.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXVII.

LA COMTESSE, CIDALISE, GÉRONTE, JULIE, DORANTE.

DORANTE, *à Géronte.*

AH! monsieur, quelle grâce!

JULIE, *à Géronte.*

Ah! mon père, quels remercîments!

GÉRONTE, *à la comtesse.*

Eh bien! ma sœur, vous voyez que j'avois raison?

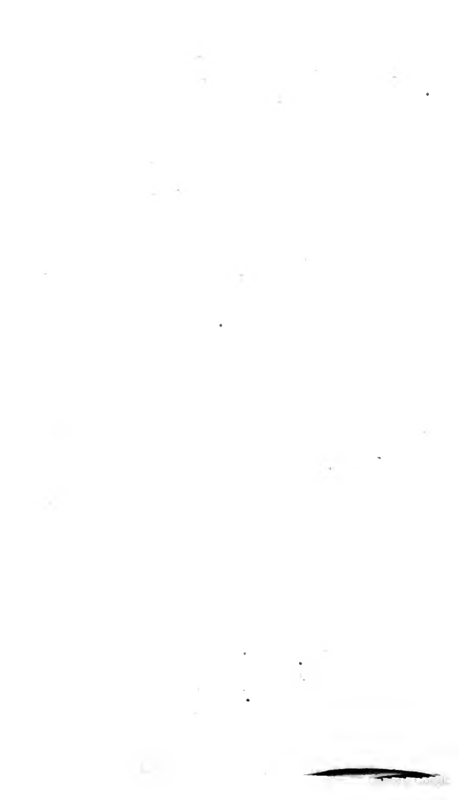
LA COMTESSE.

Oui, monsieur, mariez votre fille avec Dorante. J'abjure à jamais le marquis et ses semblables.

GÉRONTE.

C'est bien dit. Continuons le bal. Je n'aime pas la danse; mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de marquis, que jamais fête ne m'aura tant diverti. (*A Julie et à Dorante.*) Et vous, mes enfants, donnez-vous la main et aimez-vous bien tous deux, en dépit de la mode et des mœurs du temps.

FIN DES MŒURS DU TEMPS.



LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMEDIE ÉPISODIQUE,

PAR POINSINET,

Représentée, pour la première fois, le 7 septembre 1764.

NOTICE

SUR POINSINET.

Antoine-Alexandre-Henri Poinsinet naquit à Fontainebleau le 17 novembre 1735. Sa famille étoit depuis long-temps attachée à la maison d'Orléans, et son père lui destinoit sa place; mais le jeune Poinsinet avoit reçu de la nature un esprit trop vif pour se livrer à des fonctions qui auroient captivé son imagination. A peine il avoit atteint sa dix-septième année qu'il entra dans la carrière des muses, et Pégase l'y égara. Aux chagrins de ne point obtenir de succès distingués il joignit le malheur de servir de jouet à diverses sociétés qui trouvoient toujours dans sa présomption et son penchant à se flatter, de nouvelles occasions de s'amuser à ses dépens. On appela *mystifications* ces sortes de jeux qui prouvent à la fois la bonhomie de celui qui en fut dupe et l'esprit malicieux de ceux qui les imaginèrent.

Poinsinet a plus travaillé pour les Italiens que pour le Théâtre François : il n'a donné à ce dernier que deux comédies, l'une et l'autre en un acte; ce sont, L'IMPATIENT et LE CERCLE. La première parut le 9 juillet 1757, et ne fut jouée que trois fois. La seconde, qui est restée au théâtre, fut donnée, pour la première fois, le 7 septembre 1764.

Poinsinet étoit de l'académie des Arcades et de celle de Dijon. Il avoit fait le voyage de l'Italie, et entreprit, en 1769, celui d'Espagne, où il se noya dans le Guadalquivir le 7 juin de la même année, pour s'être baigné immédiatement après souper.

PERSONNAGES.

ARAMINTE, veuve d'un financier.
CIDALISE, } ses amies.
ISMÈNE, }
LUCILE, fille d'Araminte.
LISETTE, sa femme de chambre.
LISIDOR.
LE MARQUIS, jeune colonel.
LE BARON, ancien militaire.
UN MÉDECIN.
UN ABBÉ.
DAMON, bel esprit.

La scène est à Paris, dans la maison d'Araminte.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

Le théâtre représente un salon de compagnie, où se trouvent des sièges, un canapé, un métier de tapisserie, des tables de jeu, des livres de musique, une guitare, etc.

SCÈNE I.

LISETTE, LISIDOR.

(Ils entrent de différents côtés.)

LISETTE.

Ah! c'est vous, monsieur? Quoique nous vous désirions sans cesse, nous ne vous attendions pas sitôt.

LISIDOR.

Mon empressement t'étonnera moins, quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent, et je voulois avoir, à l'issue de son dîner, une conversation avec l'ai-

mable Lucile. (*Il tire sa montre.*) Le repas me paroît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que madame Araminte s'amuse à table; depuis que je la connois, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se désire : mais nous avons compagnie.

LISIDOR, *tirant une bague de son doigt.*

En attendant que l'une ou l'autre de ces dames soit visible... te pourrai-je consulter sur ce bijou?

LISETTE, *prenant la bague.*

Comment! c'est la plus jolie bague.

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très galant.

LISIDOR.

Mais à une condition; c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle seroit bien ingrate.

LISIDOR, *finement.*

J'espère cependant que tu ne le seras point, Lisette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnoissance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le mérite plus rare encore de savoir donner avec grâce. Aussi, qui ne s'intéresseroit à vous? Si Lucile pouvoit,

disposer d'elle-même, je vous suis caution que le marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettroit jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sais quels étoient avec moi les engagements de madame Araminte? Seroit-elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi qui la sers depuis long-temps, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractère; indique-moi, de grâce, quels seroient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéresse et me contente : nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos maîtres, tant de plaisir à les divulguer! tenez, cela nous console, nous soulage, et il semble que cette petite médisance, qui, dans le fond, est bien innocente, allège de temps en temps le poids de l'obéissance, et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en, je vous en prie; elle n'y réussiroit pas elle-même. Sait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle désire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que les occupations dans la haute finance

empêchoient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissants de son épouse, elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême, qui, dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour à tour coquette et sensible, incertaine et bizarre, toujours le cœur vide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la musique et les petits chiens, les magots et les mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentiments de la société qui nous environne; et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à peu près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisoit changer, il deviendroit le tien....

LISETTE.

Peut-être; mais il n'en seroit pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les règles du respect de juger ainsi sa maîtresse; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, et l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE.

Votre rival? fi donc! il faudroit, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire; mais ne le craignez pas. Lucile, élevée en province sous les yeux d'une tante respectable, ne connoît que les douces impressions de la nature et de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le marquis voudroit bien nous paroître, elle sait apprécier son mérite, et s'aperçoit aussi-bien que moi, tous les jours, que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessin de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence et des dettes, voilà de cet homme si merveilleux, quels sont, en quatre mots, la conversation, les vertus et les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devroit pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante; mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu, aux dépens de ton cœur, les honneurs de ton esprit?

LISETTE.

Eh bien! que penserez-vous de moi? que je suis trop sincère, je vous l'avoue, et tout est dit. Aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachoient mieux, je ne rirois pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit, et il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me seroit aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! je vous parlerois de Cidalise la prude, de la minau-

dière Ismène, qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace....

LISIDOR.

Mais ta maîtresse ne verroit-elle plus cet homme sensé, cet ancien militaire?

LISETTE.

Qui? ce baron philosophe, qui dit tout ce qu'il pense et se permet de tout penser? Si fait, vraiment. C'est le tuteur de Lucile. Nous lui avons cru pendant quelque temps des vues sur madame; mais tout cela est fini; il ne vient ici que rarement, ou plutôt, il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connoître; malheureusement il vit sans cesse à la campagne, mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte, et s'il vouloit.... Mais quelqu'un vient; c'est ma jeune maîtresse: son petit cœur lui aura dit que je n'étois pas ici toute seule.

SCÈNE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

Ah! vous voilà, monsieur?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentiments pour vous se justifient par ma conduite. Je consacre à vous attendre tous les moments où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante! ce qui ne seroit qu'un trait ingénieux de la part d'une coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne sais plus ce que je vous ai dit; je suis si troublée! ma mère m'a tant grondée!

LISIDOR.

Et pourquoi?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parce qu'elle se dit malade : moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu le teint meilleur; et point du tout, je l'ai mise d'une humeur affreuse.

LISETTE.

Vraiment, c'est que vous ignorez encore, mademoiselle, que rien n'est moins décent, dans le grand monde, que de jouir d'une santé parfaite : à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie malade se fait plaindre, et pour la coquetterie la petite santé est une ressource.

LUCILE.

Ah! je te promets que si j'eusse bien connu ce monde et ses travers, je n'aurois pas tant désiré de quitter la province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez! Ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, et vous voir, et vous jurer que je vous aime.

LUCILE.

Vraiment, non..... je sais bien que ce n'est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chère.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mère a prise de vous unir avec le marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me désespère.

LISIDOR.

Vous.... ne l'aimez pas?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir.... Si cependant on me l'ordonne....

LISIDOR.

Je vous entends, je sais que l'obéissance est un devoir; mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse, et d'après vos discours et mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé; mais, quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, et qu'entre le vice et la vertu il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante, et qu'il est rare et beau d'unir tant de raison à tant de grâces! Eh bien! ne parlons plus de désobéissance; mais par quelque résistance, au moins, tâchons d'obtenir du temps. Si je connois bien madame Araminte, le marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire; l'inconséquence et la légèreté sont le caractère distinctif des gens à la mode, et mon heureux rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vite acquérir.

LISETTE, *prenant le milieu du théâtre.*

Oh! ceci me regarde; c'est une petite anecdote

que je possède et qu'il est bon de vous conter. Or, écoutez. Notre maîtresse et ses deux inséparables, vous reconnoissez bien Ismène et Cidalise, ennuyées d'un tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper; Araminte à ce métier achève une fleur de tapisserie; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour, et brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Ismène, couchée sur le canapé, travaille un falbala de Marli : on entend des chevaux hennir, l'escalier retentir; un laquais annonce, et le marquis paroît. « Que je suis heu-« reux de vous trouver, mesdames! mais que vois-« je? Que ce point est égal! Comme ces fleurs sont « nuancées! C'est l'ouvrage des grâces, c'est celui « des fées, ou plutôt c'est le vôtre. » Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnoit pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon colonel qui fait de la tapisserie. On le considère, on l'admire; mais ce n'est rien encore. Il quitte Araminte et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déja sa main légère achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismène, la minaudière Ismène, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire : « Serai-je la seule délaissée? « mon ouvrage est-il indigne de vos soins? Non, « madame, non certainement, » reprend l'impétueux marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala et accélère d'autant plus son ou-

vrage, qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismène. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes; le marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte; mais que le fripon savoit bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un colonel qui brode, qui fait de la tapisserie; il est charmant, il faut se l'attacher; mais comment? Lucile est fille; eh bien! qu'il soit son époux. Le désirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment; Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent; et c'est ainsi que des rares et précieux talents du marquis mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime.... Mais chut, taisons-nous; j'entends madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCÈNE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange. (*A Lisidor.*) Bonjour, monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'aperçois assez, mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espère, que je m'accoutume aux vôtres?

LUCILE.

De grâce, ma mère....

ARAMINTE.

Eh! je sais bien que je la suis. Rentrez; votre maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*A Lisidor.*) Je crois, monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, madame? Ce seul mot me pénétreroit de reconnoissance, si j'osois y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit salon; vous restez dans celui-ci. Je veux bien ne pas m'apercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendez un vrai service, et si vous pouviez un peu redresser son esprit....

LISIDOR.

J'ai le malheur, madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi; et s'il m'étoit permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce seroit de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos désirs seront parfaitement remplis : c'est ce dont je tremble.... Que faites-vous donc là, Lisette? Ne vous ai-je pas dit que j'allois au spectacle? Il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, madame; mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant; mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même : je te dis que l'on m'entraîne.

(Lisette sort.)

LISIDOR.

Je vous en félicite. Vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son auteur : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, monsieur? je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il me restoit sur le visage et dans l'âme une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvoit éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? un tintamarre d'incidents impos-

sibles, des reconnoissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent si vertueusement pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire; un assemblage de maximes que tout le monde sait, et que personne ne croit: des injures contre les grands, et par-ci par-là quelques imprécations. En vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, madame, il est des personnes....

ARAMINTE.

Eh! vive l'opéra comique, monsieur, vive l'opéra comique! Le théâtre italien est à mon gré le vrai spectacle de la nation; il n'intéresse point l'âme, il n'attache point l'esprit; il éveille, il anime, il égaie, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des pièces en général aussi peu soignées....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune; n'imaginez donc pas que ce soit le genre des pièces qui nous y attire : est-ce qu'on y prend garde? Eh non! monsieur, c'est la musique, c'est cette musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime; pour les pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serois fort embarrassée de vous dire le titre; et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours

chez moi un poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter.... A propos, on me conseille de vendre ma terre en Champagne; vous la connoissez, nous en raisonnerons; je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille; cela m'arrangera, ainsi que le marquis, dont l'unique désir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi, malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le marquis....

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile.... et vous ne devez pas m'en vouloir.... Je sais bien quelles étoient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état, il est triste, je le suis naturellement, et j'ai besoin d'un gendre qui m'égaie. Au reste, je ne réponds point des évènements.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, madame; aujourd'hui je cède à mon rival, mais son triomphe pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette?

SCÈNE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

La marquise Céliante....

ARAMINTE.

Cette petite précieuse! Quoi! déjà des visites!

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! sérieusement, Céliante me demande?.... Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange.

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor ? Que je me charge de Céliante, que je la conduise au spectacle! mais j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connoissez donc pas? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur. Cela n'a pas vingt ans, et madame affecte de ne se parer jamais; elle ne met ni diamants ni rouge; elle semble dire : « Regardez-moi, je suis « jolie; mais ces charmes-là sont à moi, il n'y a « point d'art, je n'en ai que faire : la nature a « pourvu à tout. ».... Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustements jaunes, et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs; mais seroient-ils assez puissants pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge, et braver en public tous les hasards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrois pas, et puis il faudroit au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, et tout cela ressembleroit à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai.... ma migraine et que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites

savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*A Lisidor.*) Aussi-bien le baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir ; s'il ne me trouvoit pas, il faudroit bouder des siècles. Mais qu'entends-je? seroit-ce déjà lui? Je vous garde, au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette espèce. Cet homme est un original dont le caractère.... Eh! bon jour, mon cher baron.

SCÈNE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

Bonjour, ma belle dame. Pardon, si j'entre sans façon, sans me faire annoncer; mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'apercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a long-temps que je ne suis venu. Mais, que voulez-vous? On ne peut pas être partout, je ne dis pas partout où l'on s'amuse; car, si on n'alloit que là, on resteroit souvent chez soi.

LISIDOR, *à part.*

Ce gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paroissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant homme ne lui servoit encore d'asile. Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise, elle vous a souvent été utile et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh! je m'y attendois.

LE BARON.

Vous savez que je n'aime point les visites inutiles; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très importante? Peut-on s'expliquer devant monsieur?

ARAMINTE.

Il est de mes amis: il est digne d'être des vôtres. Sa réputation même vous est déjà connue: c'est M. Lisidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens; vous êtes peut-être, monsieur, le seul dont je n'aie jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matière. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chère Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Êtes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à un certain marquis, un extravagant, un fou, sans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, baron.

LISIDOR, *à Araminte, à demi-voix.*

Vous voyez, madame, que je ne suis pas le seul....

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez.... Vous pourriez être mal informé, baron.

LE BARON.

Je ne le sais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais, et n'avancent rien sans en avoir les preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure, à mon tour, de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je?

ARAMINTE.

Et quel est-il?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi! vous-même, baron?

LE BARON.

Oui, moi-même. Que trouvez-vous donc là de si surprenant? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; et puis, je ne sais, je me sens un certain vide dans l'âme; enfin, je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air, au moins, je tâcherai d'en avoir bien vite une couple d'enfants, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours; en formant leur cœur, je jouirai du mien; cela m'animera, m'occupera, car il faut s'occuper; j'en ai plus besoin qu'un autre, et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, monsieur, et j'aurois cru qu'une âme aussi bien placée que la vôtre pouvoit regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le seroit sans doute pour qui n'en abuseroit pas : mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous ; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blase, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part.*

Je ne m'attendois point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte en même temps qu'elle m'étonne; songez-vous bien, baron, que Lucile est si jeune...

LE BARON.

Vraiment, j'avois d'abord jeté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore, et même, vu votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudroit y renoncer, et je m'apprécie, je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire; elle a été élevée en province; elle est jeune,

assez naïve; il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévère.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres, que le tourbillon du monde entraîne; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi : une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un ciel serein, un air pur, des aliments salubres, des vêtements commodes, une société peu nombreuse, mais choisie; des plaisirs vrais, que ne suit jamais le repentir et qui servent à la santé loin de la détruire : c'est là, c'est du sein de son château qu'un bon gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue, sa joie s'accroît avec eux. Entouré de paysans qui le chérissent en père, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connoit ses prérogatives, il n'y déroge pas, mais il rougiroit d'en abuser; il sait qu'il commande à des hommes, et c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, baron, il y a bien du

vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir, mais les engagements que j'ai pris sont d'une nature à ne pouvoir se rompre; et si j'osois manquer aux égards que je dois au marquis, voici monsieur qui depuis long-temps se propose.

LE BARON.

Quoi! Lisidor prétend à Lucile?

LISIDOR.

Je l'ai vue, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire; s'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentiments....

LE BARON.

Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez? On pourra s'amuser, j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins, revenez souper; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai de ma part aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai, mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. (*A Lisidor.*) Vous m'intéressez, tenez ferme; et s'il en est besoin, je vous promets mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il sort.*)

ARAMINTE.

Quoique le baron se plaise à paroître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens et de probité.

LISIDOR.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCÈNE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

Vous voilà, monsieur Damon? Que font nos dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici; et si cela peut vous plaire, madame, je n'attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma tragédie. Vous m'avez paru la désirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée: cela vient à miracle; je reste chez moi. Et tenez, voilà monsieur (*en mon-*

trant Lisidor) qui pourra vous donner d'excellents avis : c'est un connoisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas... cependant pour des avis, je les écouterai sans doute... Mais... ma pièce est finie, madame; je crois avoir à peu près tout prévu; ainsi il ne reste plus...

LISIDOR, *en souriant.*

Que des éloges à en faire!

DAMON.

Je l'espère, au moins : le choix du sujet a généralement paru très heureux, les situations frappantes, les incidents bien ménagés... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens; mais encore en est-ce un; et parmi les auteurs naissants, je n'en aperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il est vrai, madame; *j'avois à peine mes dix-neuf ans, que je faisois déjà parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux tragédies, je violerai pour vous mon serment. Nous aurons des loges?

DAMON.

N'en doutez pas : j'ai toujours compté sur votre bienveillance; et, en vérité, pour nous soutenir

dans la carrière des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Comme il parle! *(A Damon.)* Vous pouvez compter sur moi; j'y mènerai vingt femmes. Je juge de votre tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête. Je veux vous la montrer, Lisidor; vous en serez séduit; elle est toute âme.

SCÈNE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

Les portes s'ouvrent; les deux femmes entrent d'abord. Ismène s'appuie sur le bras de l'abbé. Lisidor va audevant de Lucile, qui suit avec Lisette.)

ARAMINTE, *allant au-devant.*

Eh! venez donc, mes charmantes.... Vous savez notre aventure?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMÈNE.

Cela est incroyable; cette petite Céliante a la fureur de se montrer partout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela vraiment. C'est le baron; il sort d'ici, il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie! Mais c'étoit sur toi que nous avons toutes cru qu'il avoit des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnois sans m'en occuper.

ISMÈNE, *à Lucile.*

Je vous fais mon compliment, mademoiselle; le nombre de vos amants s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aspirants se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le baron vient de sortir, M. Lisidor est ici, et le marquis ne peut tarder d'y paroitre.

ARAMINTE, *à Ismène.*

Ah! j'espère être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*Les domestiques préparent des sièges.*) Voulons-nous nous asseoir? M. Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMÈNE, *à l'abbé.*

Ah ciel! soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque tragédie de sa façon.

ISMÈNE, *à part.*

Je suis déjà morte. (*Haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous toute entière?

DAMON.

Mais.... comme il vous plaira, mesdames.

ISMÈNE.

C'est qu'une tragédie, je crois, est bien longue; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, mesdames : on oublie aisément ses peines, quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer....

(On s'assied.)

ARAMINTE, *à Ismène.*

Vous n'avez donc rien gagné sur votre cher abbé?

ISMÈNE.

Je le vais bouder pour la vie; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais.... c'est vous, mesdames, qui êtes de la dernière barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée... A peine puis-je parler... *(Il tousse.)* Vous voyez.... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune duchesse, où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'opéra et six romances... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire, que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudroit-il une guitare.

(Lisette sort.)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMÈNE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma tragédie.....

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des dames.

ISMÈNE.

Ce n'est point en ce moment où votre complaisance....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, mesdames; je connois monsieur l'abbé : il ne chantera point, vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un : seroit-ce déjà le marquis?

SCÈNE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MÉDECIN, ARAMINTE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

LISETTE.

C'EST votre médecin, madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre, j'en suis ravie, qu'il entre. Venez; je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner. Ismène, je vous demande votre confiance pour

monsieur.... Un fauteuil, Lisette.... Ce cher docteur, c'est qu'il est bien moins mon médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite, et dans ma dernière migraine il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous? quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre.... Toutes vos santés, mesdames, me paroissent assez belles.

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Ismène.*

Vous croyez aux médecins, madame?

ISMÈNE.

Comme aux abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MÉDECIN.

Comment donc! quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, madame.... Voyons.... Justement.... l'estomac délabré.... et l'appétit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux. Poursuivons.... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurois gagé.... Allons, allons, il faut prendre un parti sérieux : il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon?

LE MÉDECIN.

Oui, monsieur; c'est un spécifique divin, que depuis deux ans je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisoient usage pouvoient convenir à leurs santés robustes et grossières : mais aujourd'hui tout doit être soumis aux lois de notre délicatesse et de nos grâces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion?

L'ABBÉ.

Oserois-je vous demander, monsieur, ce que c'est que du miel aérien?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, monsieur l'abbé, c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques, mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant.

DAMON, *à part.*

Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma tragédie.

LE MÉDECIN, *à Ismène.*

Et vous, madame, pour lier connoissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMÈNE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMÈNE.

Sans doute; ne me connoissez-vous pas de la langueur, des tiraillements?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(L'abbé se lève, se promène, ouvre des livres de musique, prend une guitare.)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts... M'y voici.... Quelques éblouissements.... des impatiences de fibres.... Vapeurs que tout cela, vapeurs.... Le fluide nerveux que la chaleur élec-

trise.... des nerfs qui se crispent.... une sorte de spasme.... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleur d'orange?

ISMÈNE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise de vous voir un peu assidûment, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule personnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en se levant.*

Comme les moments s'écoulent! Si vous vouliez permettre, mesdames....

ARAMINTE.

Ah! de grâce, M. Damon, quartier. Laissez-nous jouir du cher docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage; où me suis-je fourré?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise?

CIDALISE.

Je ne suis guère mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, mesdames : depuis que votre petit chirurgien s'est

donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle.... Je devrois, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc; mais vous êtes si intéressantes! Voyons ce pouls; il est fréquent, mais égal; l'appétit, je parie, modeste, mais franc; et le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l'exercice et de la petite diète... A vous, mon aimable demoiselle.

LUCILE.

Oh! monsieur, je me porte très bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand monsieur le docteur a pour vous des complaisances?

LE MÉDECIN.

Il suffit. Ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmants, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crème aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile médecin ne devoit consacrer ses lumières qu'à soulager, ou du moins consoler la foible humanité; mais vos savants discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grâce, laissez-nous attendre les maux; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, monsieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'esprit de mes malades; je prévois les accidents, et j'aime mieux préparer, et même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif et vous rendre en huit jours une santé grossière, dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique!

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taisons-nous.

DAMON, *lisant.*

Tant mieux.... Scène première... HIDASPE.
Du centre des déserts de l'inculte Arménie...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc : l'abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

Air.

Seroit-il vrai, jeune bergère,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Surtout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment! est-ce que j'ai chanté?

ISMÈNE.

Oui, par distraction, ou par contradiction, plutôt. Mais on vous le pardonne; la bizarrerie est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendois un sort plus heureux;
Tout le feu qui brûle mon âme
Ne peut-il qu'animer vos yeux?

Amour, dans ses bras tu reposes;
De son teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses:
Je te cherche encor dans son cœur. *

(*) Cette chanson est, ainsi que la romance du *Sorcier*, l'imitation d'un sonnet du chevalier Zappi.

ISMÈNE.

L'air est charmant.

LE MÉDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous ? Ce n'est en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous ?

L'ABBÉ.

Oui, mesdames.

DAMON.

Les paroles...

L'ABBÉ.

Eh bien ! là, sincèrement, qu'en pensez-vous ?

DAMON.

Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, monsieur, n'est pas de votre avis ; et quand je les ai composées...

ARAMINTE.

Comment ! elles sont aussi de vous ? Mais il est universel, notre cher abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, *se levant.*

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous ne demeurez pas à souper?

LE MÉDECIN.

Est-ce que cela m'est possible? Je cours au Marais; les insomnies y sont fort à la mode : de là au faubourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément?

LE MÉDECIN.

Oui; cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain empirique.... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, mesdames. (*A Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*A Ismène.*) Je serai demain à vos pieds. (*A Cidalise.*) De grâce, congédiez-moi votre petit chirurgien. (*A Lucile.*) Bonjour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Messieurs, je vous salue.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, L'ABBÉ.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent....

ARAMINTE.

Oui, cela est trop juste. Commencez, monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, sortons. (*Haut.*) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMÈNE.

Comment!

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en tragédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à monsieur. Nos goûts diffèrent; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entière, mon cher abbé; mais, si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse de grands poëmes. Le baron, qui ne peut tarder à revenir, seroit charmé de vous entendre, et Lucile apprendroit de vous quelque jolie romance.

(*L'abbé salue Araminte, baise la main d'Ismène, et présente la sienne à Lucile, après avoir dit :*)

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, madame : il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, mademoiselle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner? (*Lucile sort avec l'abbé; Lisette les suit.*)

ARAMINTE.

Lisette, suivez ma fille.

SCÈNE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMÈNE, *ensuite* LISETTE.

ISMÈNE.

Eh bien! ai-je tort de protéger l'abbé? Est-il rempli de complaisance?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi! Ah! çà, rien ne nous occupe. A vous, M. Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor, qui est distrait.*

Suivez-moi, monsieur, s'il vous plaît; le titre de ma tragédie est Cyrus, fils de Cambise. Vous savez, mesdames, que le tyran Astyage...

ISMÈNE.

Mais, puisque monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment?

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi? Lisette, allons vite, une table. (*Lisette arrive, et fait apporter une table.*)

ISMÈNE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur. Il écoutera mieux, et nous ferons un tri, nous autres, pendant que M. Damon lira sa tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel! je n'en puis revenir.

(*On dispose la table.*)

CIDALISE.

C'est on ne peut pas mieux imaginé. Tu sais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMÈNE.

Oui.... vous allez voir.... Cela ne dérange rien : au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidalise et moi.... Vous, allez vous mettre ici.... (*Elle dispose une chaise qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du théâtre.*) Oui, là. Vous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, *à part.*

Voilà des auditeurs bien attentifs.

DAMON, *à part.*

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talents, comme on vous humilie! Oh! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens! N'importe.... *(Il remet son cahier dans sa poche.)* Adieu, mesdames, c'est moi qui craindrois de vous distraire de vos grandes occupations.... J'en aurois du regret.... Et.... je suis votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LISETTE, ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant,* LISIDOR.

CIDALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit auteur?

ISMÈNE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la tragédie de monsieur?

CIDALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, ou n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins

qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez sa conduite?

LISIDOR.

Oh! point du tout, madame; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller.... Le cœur n'est-il pas la surfavorite?

SCÈNE XII.

ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant;* LISIDOR, *tantôt derrière le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant;* LE MARQUIS, *qui se place à la droite d'Ismène.*

(La table est à la gauche du théâtre.)

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

Oui, oui; j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le marquis.

ISMÈNE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival.

(*Le marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir si tard? voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un reversis.

LE MARQUIS.

Ma foi, mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi, suis-je anéanti. (*A Lisidor.*) Monsieur, je vous salue. Mais vous êtes bien seules, mesdames. Oh! voilà qui est décidé; je termine dès demain ma satire contre les bals. En honneur, c'est un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous? Pourquoi déranger sa santé?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse? Faut-il se résoudre à passer pour un anachorète, un ridicule, un sage? Vraiment la santé se délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avoit une santé, pourroit-on soutenir une campagne, vivre à la cour, s'amuser à Paris?

ISMÈNE.

Il a raison.... Allons, voyons pourtant; ce sera en pique, le roi de trèfle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc; je viens de rencontrer le bel esprit Damon: il m'a paru d'une hu-

meur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une tragédie.... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

ARAMINTE.

Je te la cède. J'avois pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMÈNE.

De grâce, point de conseils. (*Pendant ce temps le marquis regarde le jeu d'Ismène, et lui présente du tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien; je suis d'un guignon décidé.... Le roi de carreau.... Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, et tout en grondant il nous a débarrassés de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je respire. Le dénoûment n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces espèces-là sa société? Il est des gens de lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pen-

dant que l'on s'habille. Ou le soir, oui le soir, on en rassemble une couple ; on les excite, on les irrite l'un contre l'autre ; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent : cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public ; mais on a ri, et cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois..

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien. Il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez : vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci ?.. Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connoissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches : c'est un coquin.... Je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scène. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterroit je ne sais quel per-

sonnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devois connoître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connois que celles du roi et les miennes. Je descends de ma voiture; il m'imite; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, et mon hibou tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage en m'annonçant qu'il s'alloit plaindre....

LISIDOR.

Mais cette affaire, monsieur, pourroit devenir sérieuse : il seroit de la prudence de prévenir....

LE MARQUIS.

Oh! parbleu! qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, *à part.*

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je? ce cher métier est encore monté! ce fauteuil n'est point fini! Mais à quoi tuez-vous donc le temps? Oh! cela prouve bien qu'il y a long-temps que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMÈNE.

Oh! oui; il vous sied bien de parler d'ouvrage! Vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je : mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne ménagez point vos amis; c'est votre défaut, Ismène. Eh bien! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, *à part.*

La belle occupation!

LE MARQUIS.

Hercule filoit pour Omphale. Vous surpassez la maîtresse en beauté; je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant : mais au moins suis-je jaloux de l'égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvois que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon avocat, que je le porte toujours sur moi....

ISMÈNE.

Bonne plaisanterie!... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.*) Non, ce n'est pas cela; ce sont les jarretières de Lise, les nœuds de Chloé.... Ah, bon! voici votre affaire.

ISMÈNE.

Que vois-je? avec le sac! il est charmant. (*Aux

femmes.) Vous permettez? Comment! un étui, des ciseaux, des aiguilles!

LE MARQUIS.

Oh! rien ne me manque.

CIDALISE, *jetant son jeu.*

Cela est rebutant. En vérité, monsieur le marquis, vous êtes très aimable : mais vous pourriez attendre la fin de la partie; on ne peut s'occuper de son jeu et vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon! de l'humeur! allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable, dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'est une chose assez particulière.

ARAMINTE.

Comment donc?... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connoissez bien le comte d'Orvigni?

CIDALISE.

Oui vraiment.... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi! cet ancien militaire, cet homme respectable?

LE MARQUIS.

Justement.... Eh bien! il est mort.

ISMÈNE.

Cela est incroyable.... Je demande....

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolez... Voilà mon roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

LISIDOR.

Il étoit votre intime ami, madame?

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée.... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le temps de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre.... Cela est cruel, marquis.... Le coup est assez beau.... Sa pauvre veuve.... C'est en cœur, mesdames.

ISMÈNE.

En favorite : nous voilà ruinées.... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute.... Spadille.... Mon cher marquis.... Manille.... Il m'a rendu de très grands services.... Valet, dame et roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMÈNE.

C'est tout simple.... Doucement, j'ai baste et encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfants.... J'aurois gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

SCÈNE XIII.

ISMÈNE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

AH ! madame, votre serin vient de s'échapper

ARAMINTE.

Mon serin privé? Juste ciel! Eh! vite : suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMÈNE.

Comment! elle nous quitte?.... Mais cela est unique! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh! vous ne la connoissez pas. Si vous l'aviez vue, comme moi, à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, monsieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du baron et le cœur de Lucile. (*Il fait une révérence qu'on lui rend, et sort.*)

CIDALISE.

Ce petit robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage?

ISMÈNE.

Passablement.

LE MARQUIS *se lève et va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnoit les airs d'être mon rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurois m'accoutumer.

ISMÈNE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisions un tour de boulevard?

CIDALISE.

Cela n'est guère décent que la nuit; on court les parades, les spectacles.

LE MARQUIS, *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les fantoccini... Oh! ils sont divins, étonnants : moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMÈNE.

Ah! çà, nous voilà seuls. De bonne foi, marquis, comment conduisez-vous la grande comtesse ?

LE MARQUIS.

Quoi ! vous n'êtes point au fait? Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Pouvois-je y tenir ? C'est la plus exigeante de toutes les prudes : il faudroit toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu, je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle étoit sa folie.... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non, madame a la manie d'être épousée.

ISMÈNE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très convenable; et il faut que vous aimiez bien éperdûment votre petite bourgeoise de Lucile pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi, de l'amour! des passions! Ah! parbleu, vous ne me connoissez guère. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou; oui, c'est précisément ce qu'il me faut : point d'esprit, peu de figure : cela ne marquera point trop dans le monde, et ses soixante mille livres de rente.... Ah! ma chère Ismène, quelle petite maison brillante! que de chevaux, de chiens, de valets! Laissez, laissez faire, je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas absolument; vous imaginez bien que je ne calcule guère, moi : mais, en vérité, la vie que je mène m'accable; la multiplicité des aventures m'excède. Savez-vous, mesdames, qu'il faudroit être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous; c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la comtesse; elle est d'un âge convenable, et sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez. Oh! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMÈNE.

C'est vous-même qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle est devenue l'unique héritière de son oncle le commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à présent à la réputation de jolie femme, celle de femme très opulente. Aussi le petit chevalier lui fait-il assidûment sa cour.

LE MARQUIS.

Écoutez donc, mesdames; un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit chevalier me voudroit ravir la comtesse? Oh! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; et tout bonnement, je serois tenté de rendre Lucile à son robin. Moi j'aime à faire des heureux.

ISMÈNE.

Cela seroit peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh! parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir ses moments. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la comtesse est jolie femme; elle mérite toute sorte d'égards. Allons,

il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tachez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces bourgeoises se formalisent de la plus petite chose. Voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme : je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte, j'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant, et tous mes regrets, et mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

SCÈNE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE. LE BARON, LISETTE et LISIDOR *arrivent un instant après.*

ARAMINTE.

J'AI retrouvé mon serin. Je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens; mais vous connoissez ma sensibilité.

ISMÈNE.

Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs se succèdent : Lisidor et le baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés... Mais où donc est le marquis?

ISMÈNE.

Tu ne le croirois pas? il est allé reprendre les fers de sa belle comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail; mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire, est de pourvoir ta fille, et de ne plus penser au plus étourdi et au plus inconséquent de tous les hommes.

SCÈNE XV.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMÈNE.

LE BARON.

Oh! çà, ma chère Araminte, voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE.

Vous arrivez très à propos, monsieur; j'avois à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? quel bonheur!

LE BARON.

Et votre marquis...?

ARAMINTE.

De grâce, mon cher baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service, en m'apprenant ce que je devois penser de tous les gens de son espèce. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que, tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chère Araminte; je crois vous deviner, et j'en suis enchanté. Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre; et terminons, par un arrangement solide et raisonnable, tous ces petits évènements, qui sont le vrai tableau d'une soirée à la mode.

FIN DU CERCLE.

TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.



